

Denis CLARINVAL

L'IMPARDONNE



Bernard PICARD, « Le tourment de Tantale », 1731

Code ISBN : 9798288574450

© Denis Clarinval

AUX OUBLIES...



Enfants à GAZA

MISÈRE DE L'HOMME

L'horloge qui sonne cinq devant le soleil —

Un effroi sombre saisit les êtres solitaires,

Dans le jardin du soir sifflent des arbres nus.

Le visage du mort bouge à la fenêtre.

Peut-être que cette heure s'immobilise.

Devant des yeux tristes, des images bleues vacillent

Au rythme des bateaux balancés sur la rivière.

Un cortège de sœurs passe sur le quai.

Dans les coudriers jouent des filles aveugles et blêmes,

Pareilles à des amants qui s'enlacent dans le sommeil.

Peut-être que des mouches chantent autour d'une
charogne,

Peut-être aussi pleure un enfant dans le sein maternel.

Des mains tombent des asters bleus et rouges,

La bouche de l'adolescent se dérobe étrangère et sage ;

Et des paupières battent apeurées et silencieuses ;

Une odeur de pain traverse les noires fièvres.

Il semble qu'on entende aussi des cris affreux ;

Des ossements luisent au travers des murs en ruine.

Un cœur mauvais rit à voix haute dans de belles chambres ;

Un chien passe en courant près d'un rêveur.

Un cercueil vide se perd dans l'obscurité.

Pour l'assassin, une pièce va s'éclairer, blême,

Tandis que des lanternes, la nuit, éclatent dans la tempête.

Le laurier orne la tempe blanche de l'être noble.

(Georg TRAKL)

JOURS DE CENDRES

Les enfants ont les yeux d'un sable sans aurore,

Leur silence a le poids de mille chars d'assaut.

Ils dorment sous les cieux qu'une cloche dévore,
Le pain manque aux vivants comme aux os des agneaux.

Les mères n'ont plus rien qu'un lambeau de prière,
Un souffle haletant dans la nuit sans visage,
Elles bercent des morts au fond de la poussière,
Et leurs bras vides vont jusqu'au bout du carnage.

Les pierres ont appris la langue des hurlements,
Le béton s'est fendu comme un cœur sous la hache.
Rafah n'est qu'un soupir figé dans le moment,
Et la faim est un chien qui ronge et qui s'attache.

Il n'y a plus d'hôpital, plus de lumière,
L'ambulance chancelle au milieu des gravats.
Un moineau secoué de spasmes sur la terre
Écrit dans le néant son dernier *shalom* las.

Des visages de cendre errent sans lendemain,
Et les fleuves de sang ne retournent à rien.
Les mains tendues au ciel n'attendent plus la manne,
Mais qu'une paix feinte abrège le destin.

Les murs ont conservé les cris d'avant la flamme,
Un souffle d'enfant s'accroche aux pierres ouvertes.

Chaque maison détruite saigne une âme,
Et l'on creuse la terre comme on gratte une perte.

Les puits ne donnent plus qu'un écho de souffrance,
La soif monte aux yeux comme un dernier adieu.
Même les chiens ne hurlent plus dans le silence,
Ils dorment entre deux bombes, le flanc creux.

Un homme sans visage passe entre les ruines,
Son ombre est tatouée aux vitres qui n'existent plus.
Il parle à sa mémoire comme on crie dans la bruine,
Et cherche un nom parmi les décombres abattus.

Les dates ne comptent plus, ni les jours, ni les heures,
Il ne reste du temps que des cailloux brisés.
Un vieux cahier s'ouvre dans l'odeur des pleurs,
Et l'encre a fui comme les rêves effacés.

Des ongles griffent l'air à la recherche d'un corps,
Les bras tendus ne touchent que de l'absence.
Chaque regard porte un abîme et un remords,
Et la lune se voile devant tant d'indécence.

Dans la poussière monte un chant sans origine,
Un psaume sans croyants, déchiré d'éclats rouges.

Les enfants morts rêvent d'écoles clandestines,
Et d'alphabets gravés sur les balles qui bougent.

Le ciel, fendu d'acier, n'a plus d'étoile claire,
Ses veines sont de feu, son cœur de satellites.
Le matin ne vient plus dans le silence amer,
Et l'aube est une rumeur d'horreur illicite.

Ils ne savent plus prier, les gestes sont cassés,
Le mot "Dieu" se dérobe comme un sol friable.
On apprend à compter sans jamais additionner
Que les tombes et les cris, les vivants effaçables.

Les drapeaux se consomment dans l'œil des enfants,
Un papillon s'égare et brûle en plein midi.
Un corps tient encore debout, mais c'est en tremblant,
Sous le rire éclaté d'un ciel qui l'a maudit.

Un baiser est resté suspendu dans les décombres,
Juste au bord des lèvres d'un garçon sans peau.
Il voulait dire "pardon", ou bien "ne m'en veux pas",
Mais le souffle a fui avant de faire un mot.

Les oliviers ne savent plus donner leur paix,
Ils s'érigent comme des croix dans les jardins fendus.

Le vent les traverse de plaintes sans reflets,
Et les colombes sont tombées, l'œil nu.

À force d'enterrer, ils n'ont plus de prénoms,
Les noms s'effacent, usés comme la poussière.
On raconte des morts qu'on n'a jamais connus
Et l'on pleure à genoux des frères imaginaires.

Il y avait une fille, là, qui chantait hier,
Ses yeux portaient la mer, sa voix un abricot.
On a trouvé son rire cloué dans la lumière
Et son fantôme court sous les bombes, tout haut.

L'histoire s'écrit à l'encre du déni brûlé,
Le monde se détourne, les dieux se taisent d'un bloc.
Le mot "justice" pèse moins qu'un gravier mouillé,
Et l'homme a refermé le cœur de son époque.

Les jours de cendre s'ouvrent comme des bouches,
Et les morts nous regardent de leurs orbites pleines.
Ils demandent seulement qu'on parle, qu'on touche —
Et qu'on ne dise jamais : *nous ne savions pas*.

L'IMPARDONNE

THE UNFORGIVEN

*Un sang neuf voit le jour
Il est rapidement muselé,
Affligé par une perpétuelle vilenie
Le jeune garçon découvre leurs lois
Avec le temps, le garçon rentre dans le rang
Cette tête de Turc qui a péché
Privé de ses moindres pensées
Le jeune homme lutte, encore et encore,
Il s'est juré
Qu'à partir de ce jour,
Sa volonté ne lui serait plus retirée
Ce que j'ai pu ressentir
Ce que j'ai pu comprendre
N'est jamais ressorti dans mon attitude
Je n'ai jamais vécu
Ni n'ai vu
Je ne verrai pas ce qu'il en aurait été*

*Ce que j'ai pu ressentir
Ce que j'ai pu comprendre
N'est jamais ressorti dans mon attitude
Je n'ai jamais été libre
Ni moi-même
Voilà pourquoi je te surnomme « l'impardonné »
Ils ont voué leurs vies
À régenter la sienne
Il essaye de tous les satisfaire
Cette aigreur qui l'anime
L'a suivi toute sa vie
Il a livré sans relâche
Un combat perdu d'avance
Cet homme fourbu n'en a plus rien à faire
Le vieil homme se prépare alors
À s'en aller plein de regrets
Ce vieil homme n'est autre que moi
Ce que j'ai pu ressentir
Ce que j'ai pu comprendre
N'est jamais ressorti dans mon attitude
Je n'ai jamais vécu
Ni n'ai vu
Je ne verrai pas ce qu'il en aurait été
Ce que j'ai pu ressentir*

Ce que j'ai pu comprendre

N'est jamais ressorti dans mon attitude

Je n'ai jamais été libre

Ni moi-même

Voilà pourquoi je te surnomme « l'impardonné »

Vous m'avez mis une étiquette

Je vous mettrai une étiquette

Voilà pourquoi je te surnomme « l'impardonné »

(Metallica, « The Unforgiven »

L'IMPARDONNÉ

Il est né sans lumière, un cri dans la poussière,
On a couvert sa bouche avant qu'il ne respire,
Ses mains pleines de cendres, tendues vers la prière,
Mais nulle voix au ciel n'est venue le bénir.

On lui a dit « obéis », on lui a dit « sois droit »,
On lui a fait plier ses pensées dans le fer,
Chaque geste compté, chaque rêve en sursis,
Chaque mot surveillé par des yeux sans lumière.

Il apprit à marcher dans l'ombre des autres,
À porter leurs chaînes sans qu'elles ne cliquettent,
À faire de sa peine un feu sans voix ni faute,
À vivre dans un corps qu'un autre interprète.

L'enfant devint le mur où ricochaient les coups,
Un silence durci, planté dans la mémoire,
À chaque humiliation, il tenait jusqu'au bout
Avec, sous les paupières, une mer sans espoir.

Il disait : « Un jour, je serai le silence
Qui efface vos lois comme la pluie les cendres.
Je vous rendrai le vide, la perte, la violence —
Rien de moi ne sera soumis à vos tendres. »

Mais les années l'ont rongé comme l'eau sur la roche,
Et les regards des autres, autant de poignards lents ;
Il vivait sans colère, mais un feu sans reproche
Dévorait son sommeil à chaque battement.

Il a courbé l'échine pour nourrir leurs attentes,
Porté les heures mortes dans son dos éclaté,
Il a vu dans les yeux de l'aimée décevante
Le reflet d'un passé qui ne veut pas céder.

Il n'a pas crié. Il n'a pas fui. Il a
Inhalé chaque jour l'amertume docile,
Sans patrie, sans raison, sans visage ni pas,
Comme un arbre arraché qui continue tranquille.

Il savait, depuis l'enfance, qu'il n'y aurait rien
Ni justice, ni pardon, ni tendresse promise.
Qu'il était la matière de vos jours incertains,
Le mort qui, debout, porte encore la chemise.

L'homme s'est fait rocher, s'est fait verre brisé,
Il a regardé Dieu sans y voir qu'un reflet ;
Et dans ce double aveugle où tout est déguisé,
Il a murmuré : « Moi, je ne suis qu'un oublié. »

On lui a donné mille noms, jamais le sien,
On lui a prêté tort, raison, faute et faiblesse ;
Mais il n'a jamais dit ce qu'il y avait dedans :
Une chambre sans voix, une étroite rudesse.

Il a vu des enfants devenir des statues,
Des femmes coudre l'absence dans leurs longs habits,
Des vieillards supplier que la fin les dévêtue,
Et les rires trop vifs se changer en mépris.

Son cœur n'était pas dur — seulement éteint,
Et dans l'ombre, parfois, tremblait encore l'envie
De frôler une main, d'être un corps incertain
Dans la lumière simple d'un matin sans défi.

Mais il n'y eut jamais de rémission offerte,
Pas d'épaule, pas d'aube, pas de seuil à franchir ;
Juste ce mot planté dans sa gorge déserte :
« Jamais je ne saurai ce que c'est que guérir. »

Il n'a pas pardonné. Il n'a pas oublié.
Il a dressé l'absence en autel solitaire.
Il a laissé pourrir ce qu'il avait rêvé
Et tissé son néant comme on scelle une terre.

Lui, c'est l'effacé, le rêveur sous la cendre,
Celui qui n'a pas su s'arracher aux barreaux,
Qui meurt sans souvenir, sans langue et sans décembre —
Un homme qu'on a fait et défait sans un mot.

L'Impardonné, c'est l'ordre froid qui t'oblige,
C'est l'œil qui te surveille et t'apprend à plier,
C'est la main sur ta nuque, le pas dans la rigole,
La loi qui fait de vivre une faute à payer.

Il a vu les bourreaux, il a vu les passants,
Les cœurs bien intentionnés, les dieux délestés,
Il n'a maudit personne, ni hurlé au vent —
Mais il a su sceller ce qui ne peut passer.

Une étiquette en main, ils ont dit son nom faux.
Il a rendu la sienne comme un miroir brisé :
Vous l'avez condamné à n'être que vos maux,
Il vous renvoie en lui ce que vous redoutez.

Car celui qui ne fut jamais regardé droit,
Celui qu'on nomme faute, distance, accident,
Celui-là, un jour, se relève sans émoi
Et dépose à vos pieds son souffle incandescent.

Non pas pour être cru, ni même pour exister,
Mais pour que l'on sache enfin ce qu'on efface :
Un être en désaccord avec vos vérités,
Un homme qui se tient, et ne quémande place.

Ils l'ont jugé sans faute, puni sans le comprendre,
Son nom n'a jamais dit ce qu'il aurait été.
Et dans le vent muet, une voix semble rendre :
Ceux-là sont les impardonnés.

L'IMPARDONNE

DIALOGUE D'APRES « THE UNFORGIVEN » (METTALICA)

Le narrateur

Je vais vous parler d'une rencontre qu'aucun hasard n'aurait dû permettre. Deux âmes cabossées, échouées dans un lieu que personne ne cherche, un endroit qui n'a même pas de nom. Pas vraiment. Juste un tunnel. Pas de portes. Pas de fenêtres. Rien que des pierres, du silence, et cette sensation que même la lumière a renoncé à passer par là.

C'est ici que le vieillard s'est replié. Il n'a rien dit à personne. Il s'est simplement éloigné. Loin des gens, des souvenirs, de tout ce qui l'a usé. Il n'attend plus rien. Il creuse. Chaque jour, un peu plus. Pas parce qu'il croit vraiment trouver quelque chose, mais parce que ça lui donne un rythme. Un geste à répéter. Un prétexte à rester debout.

Le vieil homme... il a été quelqu'un, autrefois. Peut-être. Mais ce qu'il a été n'a plus vraiment d'importance. Il ne reste

qu'un corps qui avance dans la pierre, et un souffle qui s'amenuise. Il ne cherche pas la lumière. Il cherche à finir.

Et puis, un jour, il est arrivé. L'autre. L'impardonné. Celui qui ne sait même plus s'il est jeune ou vieux. Il porte le passé comme une brûlure dont il a oublié l'origine. Il ne fuit pas, pas vraiment. Il erre. Il avance parce qu'il ne peut pas faire autrement.

Quelque chose l'a mené ici. Une voix peut-être. Un souvenir. Ou juste le bruit d'un outil contre la pierre. Il ne sait pas. Mais maintenant qu'il est là, il ne peut plus reculer. Il pense qu'il cherche une clé. Une vérité. Un pardon. Mais au fond, il cherche surtout à se tenir debout sans s'écrouler.

Ils ne se ressemblent pas. L'un veut s'effacer. L'autre veut comprendre. Et pourtant, les voilà. Dans le même espace. La même poussière. Les mêmes murs.

Ils sont seuls. Mais à deux.

Le vieillard

(Il suspend son geste, le stylet figé dans l'air. Son regard traverse l'impardonné comme s'il perçait la poussière du temps.)

Tu viens de ce tunnel, toi aussi, n'est-ce pas ? Mais ton souffle... ce n'est pas celui d'un homme qui fuit. Il est léger, presque absent. Comme si tu ne cherchais pas à t'échapper, mais à disparaître. Tu as traversé la même brume, foulé le même chemin sans fin. Alors pourquoi cette présence ? Pourquoi es-tu là, à cet endroit où même l'air semble pleurer ?

(Il se redresse, ses mains poudreuses glissant sur le mur qu'il ronge depuis des années.)

Qui es-tu, toi qui n'as ni âge, ni forme, ni but ? Quel sort m'a ramené ta silhouette ici, dans cette chambre sans porte ni fenêtre, dans ce monde où je ne sais plus si je suis encore vivant... ou déjà mort ?

L'impardonné

(Il avance, lentement. Sa voix tremble d'une sincérité presque insoutenable comme une confession arrachée à l'oubli.)

Je suis celui que tu ne voulais pas voir. Celui que tu as abandonné dans tes rêves brisés, celui que tu as effacé en fermant les yeux sur le monde. Je suis celui qui a défiguré la dernière pureté de cette terre que tu crois perdue. J'ai pris la vie, l'espoir, la beauté... et j'y ai substitué le froid du profit, le

silence du contrôle. Je portais un visage d'homme mais mes actes ont déshumanisé la terre et le ciel. Peut-être ne suis-je plus humain. Je n'ai pas d'âge, car même la mort m'a refusé. Je suis un être oublié, errant dans un monde qui ne me reconnaît plus. Je suis l'impardonné, celui que le temps lui-même a rejeté, condamné à errer dans les ruines de ses fautes. Et si je suis venu à toi, vieillard, c'est parce que peut-être... tu détiens encore quelque chose que j'ignore, mais que je cherche désespérément. Peut-être pourrais-tu m'indiquer une lueur... un chemin, une échappée hors de ce tourbillon de souvenirs qui me consume.

Le vieillard

(Il baisse les yeux. Un silence s'installe, lourd. Sa voix, quand elle revient, est plus grave, presque lasse.)

Un chemin... Tout ce que j'ai trouvé, c'est ce mur. Je le creuse depuis des années sans savoir pourquoi. Pour m'échapper ? Pour retenir un peu de lumière ? Je l'ignore. La lumière... c'est peut-être elle que tu cherches. Mais elle ne se cache pas derrière une pierre. Elle ne dort pas dans une fissure. La lumière ne s'obtient pas en creusant à l'aveugle. Peut-être même n'existe-t-elle plus que dans les mirages. Comme la vie que tu as menée. Pourquoi devrais-je t'aider ? Toi qui veux

fuir, même ce que tu as fait. Tu crois que la rédemption se glane dans un regard ? Une prière ? Un mot ?

(Il observe l'impardonné, comme on jauge une bête perdue dans une forêt en feu.)

Tu veux la lumière... mais qu'as-tu fait pour elle ? Tu l'as écrasée, tu l'as souillée, tu l'as vendue. Tu as pris tout ce qui brillait et tu l'as fait plier sous ton joug. Pourquoi te reviendrait-elle ? Moi, je creuse. Et chaque pierre me rappelle ce que j'ai perdu. Chaque coup m'éloigne un peu plus de ce que j'espérais retrouver. Alors dis-moi... pourquoi devrais-je t'offrir ce que je ne possède plus ?

L'impardonné

(Un frémissement le traverse. Mais sa voix s'obstine, plus faible, plus nue.)

Je ne sais pas ce que je mérite. Je ne sais plus ce que j'ai fait, ni ce que j'ai cru faire. J'ai pris, j'ai détruit, j'ai forcé le monde à fléchir sous mes volontés. J'ai voulu façonner le réel selon mon désir — un désir devenu vide de sens. Et maintenant me voilà. Sans nom, sans corps, sans fin. Errant dans ce tunnel comme dans les méandres de ma propre faute. Peut-être que la lumière que je cherche, ce n'est pas le pardon, mais

simplement la vérité. Ou l'arrêt. Le silence. Car si j'ai défiguré le monde, c'est moi que j'ai effacé. Et peut-être que je ne cherche pas à être sauvé... seulement à disparaître. Alors oui, vieux frère... Je viens à toi. Parce que tu sais. Toi aussi, tu sais ce que c'est, être impardonnable.

Le vieillard

(Il lève les yeux. Cette fois, quelque chose a changé. Son visage semble s'éclairer — pas de lumière, non... mais d'un doute, ou d'une mémoire. Il regarde l'impardonné longuement, puis parle, plus doucement qu'avant.)

Tu veux la rédemption... toi, qui n'as connu que ta propre mémoire. Le poids qu'elle met sur chaque pas. Mais les chemins ne s'ouvrent qu'à ceux qui savent où ils veulent aller. Et toi, tu ne veux pas aller, tu veux fuir. Tu veux sortir de ce que tu as fait. Tu crois que la lumière t'attend au bout, mais tu ne vois pas qu'elle ne vient qu'à ceux qui osent regarder dans leur nuit.

(Il inspire, tourne les yeux vers le mur.)

Tu es prêt ? Prêt à voir ce qu'il reste de toi, dans l'ombre ? Ce qu'on ne dit jamais, mais qui reste là, sous la peau ?

(Il se redresse lentement. Le stylet lui échappe, tombe avec un bruit sec. Il ne se baisse pas.)

Moi... j'ai creusé. Pas pour m'échapper. Pas vraiment. Pour comprendre pourquoi j'étais resté. Ce que tu cherches, tu le cherches dehors, mais il est là, en toi. Dans le regard que tu refuses encore de poser sur toi-même. Tu veux la lumière ? Tu dois d'abord accepter l'ombre. La tienne. Ta chute. Et peut-être alors — peut-être — tu verras ce que tu portes depuis le début. Une faille. Une brèche dans ton propre cœur. Et peut-être que c'est par là... qu'on se libère. Si tu sais encore ce que ça veut dire, être libre.

(Son regard se perd dans le mur. Ses mains tremblent à peine. Il ne les bouge plus. Le silence s'épaissit.)

Tu dis que la rédemption se mérite. Mais... est-ce qu'on peut vraiment la mériter ? Après tout ça ? Après avoir tant détruit ? On cherche des chances, des issues, mais... on ne sait même plus ce que c'est. Moi aussi, j'y ai cru. J'ai cru que ce mur m'amènerait quelque part. Il m'a gardé ici. Chaque pierre, c'est une chose que je n'ai pas voulu voir. Chaque fissure, une faute que j'ai laissée là. Et toi, dis-moi... qu'attends-tu, de cette lumière que tu poursuis encore ? Tu

penses pouvoir encore la voir, après ce que tu as laissé derrière toi ?

L'impardonné

(Il avance. Lentement. Il voudrait tendre la main vers le vieillard, mais n'ose pas. Il s'arrête, entre deux souffles.)

Je... je ne sais plus si je peux voir quoi que ce soit. Tout est flou. Tout est... mêlé. La lumière que je cherche, je ne sais même plus si elle existe. Ici, là-bas... en moi. Peut-être qu'elle n'a jamais été là. Peut-être que c'était moi, l'ombre, depuis le début.

(Il baisse la tête.)

Je ne suis plus qu'un bruit, un reste. J'avance, mais vers quoi ? Une fin ? Ou juste un autre détour ? Je me dis que la rédemption est un mirage. Peut-être. Mais même un mirage... c'est mieux que rien. Peut-être que c'est ça qui me tient. Ou qui m'empêche de tomber.

(Il hésite.)

Je suis un errant, oui. Un survivant de mes propres actes. Et pourtant... j'entends encore. Je sens encore. Les voix. Les traces. Et si j'arrête de chercher, si je m'arrête pour de bon...

je crois que je me perds. Mais comment avancer... quand tout est cassé ?

Le vieillard

(Ses paupières se ferment un instant. Comme s'il voulait fuir lui aussi, juste un peu. Quand il rouvre les yeux, il est calme.)

Tu parles d'ombre. Mais... nous sommes les ombres. Et parfois, elles essaient de se redresser. Même fracassées. Même à moitié.

(Il regarde l'impardonné.)

La lumière ne vient pas parce qu'on la veut. Elle vient quand on n'a plus rien d'autre. Elle ne se laisse pas attraper. Elle vient... dans le creux. Là où ça fait mal. Quand on arrête de lutter. Quand on accepte. Même le pire.

(Il se penche à peine en avant.)

Si tu veux la voir, relève-toi. Regarde. Pas ailleurs. En toi. Affronte ce que tu caches encore. Ce que tu crains. Parce que c'est ça, que tu cherches vraiment. Ce que tu refuses. Ce que tu es.

(Il marque une pause, les yeux humides.)

Tu ne peux pas fuir. Moi non plus. Mais peut-être qu'on peut... transformer ce qu'il reste. Peut-être que c'est là qu'elle naît, la lumière. Pas dans ce qu'on change. Dans ce qu'on accepte.

L'impardonné

(Il ne bouge plus. Ses yeux flottent, fixent un point qu'il ne voit pas. Mais dans son visage, quelque chose tremble.)

Réconciliation... Ce mot, je le croyais beau. Maintenant, je crois qu'il fait peur.

(Il parle plus bas.)

J'ai cru que fuir, oublier, c'était assez. Mais peut-être... que c'était juste me trahir. Peut-être qu'accepter, c'est ça, le premier pas. Accepter ce que j'ai fait. Ce que je suis. Pas fuir. Pas travestir.

(Il baisse les yeux. Une lueur passe dans son regard — pas de la lumière, pas encore, mais l'idée qu'elle pourrait exister.)

Je ne sais pas si j'en suis capable. Mais peut-être... que ça commence là. Être là. Avec tout ce que je porte. Peut-être que c'est là, que commence la rédemption.

Le vieillard

(Il ferme les yeux. Un sourire discret, presque effacé, naît sur ses lèvres sèches — comme si une paix, même infime, avait trouvé sa place dans le tumulte de son cœur. Il parle doucement, d'une voix moins grave, plus intime.)

Oui... oui, je crois que c'est là que ça commence. La rédemption, je veux dire. Pas dans un grand bouleversement, pas dans un cri... mais dans cette petite chose. L'acceptation. Accepter ce qu'on est. Ce qu'on a fait. Et ne pas chercher à l'enjoliver. Juste... regarder en face. Dans nos failles, dans notre chute, dans ce qu'on voudrait ne jamais avouer. C'est là que la lumière peut venir. Pas de l'extérieur. Non. Elle était peut-être là depuis le début, quelque part... dans le fond. Dans ton cœur.

(Il repose lentement ses mains sur le mur, presque avec tendresse.)

On est tous des ombres. Mais même là-dedans, dans cette nuit-là... il y a une chance. Une possibilité. Renaître, peut-être. Toi et moi. On cherche ça, non ? Pas la lumière elle-même, mais juste... une chance de revenir. Dans un monde qu'on a abîmé. Mais qu'on peut encore voir.

(Il reprend son geste, traçant lentement sur le mur. Les marques sont invisibles, mais le bruit du stylet contre la pierre s'élève comme un souffle régulier dans le silence.)

Tu vois... je n'ai plus peur de la mort. Elle est là, tout près, depuis longtemps. Je la connais. Elle m'accepte. Parce que je suis déjà... déjà à moitié parti. Un spectre, oui. Mais pas vide. Juste... fatigué. Elle ne m'effraie pas. C'est comme si elle me reconnaissait. Comme si elle savait que j'ai compris quelque chose, au fond. Même à travers mes fautes. Même dans le remords.

(Il s'interrompt, un instant, puis reprend, presque pour lui-même.)

Elle attend. Elle sait que mon corps est usé, que je n'ai plus grand-chose à offrir. Ce mur, c'est mon dernier travail. Un dernier souffle avant le silence. Mais toi... toi, elle ne veut pas encore de toi. Tu n'es pas prêt.

L'impardonné

(Un frisson le traverse, mais il ne bouge pas. Il fixe le vieillard, ses yeux pleins d'une lueur fragile — pas de colère, ni même de peur. Quelque chose d'autre. Un doute qui cherche une réponse.)

Tu parles d'elle comme d'une amie. D'une compagne fidèle. Tu dis qu'elle t'attend... qu'elle te comprend. Et toi... tu crois qu'on peut être prêt ? Juste parce qu'on a accepté ? Parce qu'on s'est avoué nos fautes ?

(Il baisse la tête.)

Moi, je... je suis un reste. Un morceau qui n'a jamais su tenir debout. J'ai marché sans savoir où poser mes pas. Et elle... la mort... elle m'évite. Elle me refuse, comme si je n'étais... pas digne d'elle. Parce que je n'ai pas réparé. Parce que je n'ai pas su.

(Il murmure, presque pour lui.)

Je suis coincé. Je recommence. Encore et encore. Je vois mes erreurs, mais je n'arrive pas à les traverser. Et alors... comment elle pourrait me prendre, cette mort, si je suis encore plein de tout ce que je n'ai pas compris ?

(Sa voix se brise, faible.)

Dis-moi... est-ce qu'on peut vraiment être pardonné ? Ou est-ce qu'on est juste... condamné ? À tourner en rond. À espérer un pardon qui n'arrive jamais.

Le vieillard

(Il relève la tête. Ses yeux croisent ceux de l'impardonné. Ils ne cherchent plus à juger, mais à comprendre. Et quand il parle, sa voix est douce, usée, mais claire.)

Le pardon... Ce n'est pas ce que tu crois. Ce n'est pas une main tendue. Ce n'est pas un mot qu'on reçoit. Ce n'est pas un prix.

(Il fait une pause.)

C'est une douleur. C'est un fardeau. Ce n'est pas ce qui te libère... c'est ce que tu portes. Ce que tu apprends à ne plus rejeter. Tu crois qu'il suffit de regretter. Mais non. Le pardon... il vient quand tu acceptes ce que tu es devenu. Pas ce que tu voulais être. Ce que tu es, là. Maintenant. Et ça, ça fait mal. Ce n'est pas la fin des fautes. C'est vivre avec. S'asseoir à côté d'elles.

(Il parle plus bas.)

La mort... elle vient. Mais pas à ceux qui fuient. Pas à ceux qui se cachent encore derrière l'image d'un pardon rêvé. Elle vient quand tu n'as plus besoin de fuir. Quand tu as tout vu. Quand tu as regardé ton propre cœur, et que tu as tenu. Là, elle peut t'accueillir. Mais pas avant.

(Il se lève. Lentement. Son corps ploie, mais quelque chose en lui tient bon. Il s'approche de l'impardonné, et dans son regard, une lumière très pâle, mais sincère.)

Je sais que tu ne veux pas entendre ça. Tu espérais autre chose. Un raccourci. Mais la rédemption, ce n'est pas la mort. Ce n'est pas l'oubli. C'est... toi. C'est ce que tu vas faire, maintenant. Et la mort, elle ne t'accueillera pas tant que tu n'auras pas appris à te reconnaître toi-même.

L'impardonné

(Il baisse les yeux. Un soupir lent sort de lui, comme un fardeau trop ancien. Dans son regard, il n'y a plus de défi, plus de colère. Juste une fatigue immense.)

Alors je suis coincé. Elle m'évite, comme un oiseau trop vif pour se poser. Je suis condamné à rester là, encore. À marcher sans fin dans mes propres pas.

(Il hésite.)

Mais... est-ce que je pourrai seulement la porter, cette douleur ? Est-ce que je pourrai la regarder en face, un jour ?

Le vieillard

(Il pose une main sur son épaule. Pas comme un maître. Comme un frère.)

Ce n'est pas une question de pouvoir. C'est une question de commencer. D'accepter que ça va faire mal. Que ça va durer. Mais que ce chemin-là... c'est le tien. Et que c'est lui qui mène quelque part. Peut-être, un jour... à elle.

(Il marque un silence.)

Elle viendra. Mais pas pour te punir. Elle viendra si tu arrives à faire la paix avec toi.

L'impardonné

(Il ne répond pas tout de suite. Il reste là, immobile, les yeux fixés sur un point vide. Quelque chose passe dans ses traits, un frémissement, comme un souvenir qu'il voudrait retenir mais qui s'efface.)

Je suis... prisonnier du brouillard. Rien ne reste clair. Les souvenirs... je les sens. Mais ils glissent. À peine je les touche, ils disparaissent. Je ne suis sûr de rien. De ce que j'ai fait, de ce que j'ai détruit. J'entends les cris, parfois. Mais je ne sais plus d'où ils viennent.

(Il murmure.)

Et comment... comment demander pardon pour quelque chose dont je n'ai même plus le contour ? Comment être pardonné pour ce qu'on ne peut même pas nommer ?

(Il se tait un instant, puis reprend, plus bas.)

Est-ce que c'est possible... d'être pardonné pour des fautes qu'on ne comprend même pas entièrement ?

Le vieillard

(Il regarde l'impardonné sans détour, ses traits graves, mais sans dureté. Il avance lentement, ses pas résonnant dans la pièce vide, comme un rappel que le silence n'est jamais complet.)

Tu sais... le pardon, ça n'attend pas que tout soit clair. Ce n'est pas une affaire de mémoire parfaite. Ni de gravité bien mesurée. T'as raison de dire que t'es perdu. Que ce que t'as fait flotte quelque part dans un brouillard. Mais ça ne change rien à une chose essentielle.

(Il marque un temps, cherche ses mots.)

Tu ne peux pas t'excuser pour ce que tu ne comprends pas, non. C'est vrai. Mais... tu peux reconnaître qu'il y a eu du mal. Même si tu ne vois pas toute l'étendue. Même si c'est flou, tu

sais que c'est réel. Que ça a existé. Que ça existe encore. Et tu dois le porter. Le regarder.

(Il s'accroupit lentement, à hauteur de l'autre, les yeux dans les siens, sans chercher à l'écraser.)

Le pardon... ce n'est pas effacer. Ce n'est pas oublier. C'est accepter. Accepter que ce que tu as fait... ça laisse des traces. Et que même si tu ne te souviens pas de tout, même si tu ne comprends pas tout, t'es quand même responsable. Pas coupable de tout, non. Mais... présent. Acteur. Et ça, c'est déjà un début. C'est là que tu peux commencer. Pas dans l'évidence. Dans le trouble.

(Il baisse la voix.)

Tu n'as pas besoin d'avoir toute la lumière. Mais il faut que tu sois prêt à marcher dans l'ombre. Pas fuir. Pas contourner. Y aller. Pas seul, peut-être, mais debout.

L'impardonné

(Un long silence. Puis une phrase, plus pensée que dite.)

Mais... si je ne vois pas tout ? Si je ne comprends pas tout ? Si... si je ne sens pas toute la douleur que j'ai causée...

comment je peux... comment je peux me pardonner ? Et comment espérer que quelqu'un d'autre le fasse ?

Le vieillard

(Ses traits s'adoucissent, comme si la question avait touché quelque chose de vieux, de très ancien en lui. Il pose une main sur sa poitrine, sans emphase.)

Le pardon... ce n'est pas une médaille. Ce n'est pas une porte qui s'ouvre d'un coup.

(Il inspire.)

Parfois, il commence... quand on accepte qu'il y a eu de la douleur qu'on n'a pas vue. Qu'on n'a pas su voir. Et pourtant, on décide d'en porter une part. Parce que c'est juste.

(Il regarde le sol un moment, puis lève les yeux.)

Tu ne peux pas tout réparer. Tu ne peux pas tout comprendre tout de suite. Mais... si tu ouvres un peu cet espace-là en toi, cet endroit qui accepte de ne pas savoir... alors tu avances. Un pas. C'est lent. C'est flou. Mais c'est un pas vers la lumière.

(Il sourit à peine.)

Elle viendra peut-être. Mais pas toute seule. C'est à toi d'aller vers elle. Même à tâtons.

L'impardonné

(Il serre les poings sans s'en rendre compte, une agitation lente dans ses gestes.)

Je suis... je suis coincé dans ce que j'ai été. Tout ce que j'ai fait... j'y vois plus clair. C'est comme un voile. Chaque fois que j'approche un souvenir, il se dérobe. Je le touche à peine qu'il s'efface.

(Il s'interrompt, la gorge serrée.)

Je suis fatigué de ça. Si je pouvais juste... m'enfuir. Laisser tout ça derrière. Peut-être que le pardon me libérerait. Peut-être que c'est là, la sortie. Si je pouvais... respirer. Une fois.

(Il baisse la tête.)

Mais cette ombre-là... elle est partout. Elle m'étouffe.

Le vieillard

(Il lève les yeux, lentement. Sa main repose sur la pierre du mur, comme pour s'ancrer à quelque chose de tangible.)

Tu veux fuir. Tu crois que c'est ça, ta sortie. Mais... tu ne peux pas fuir de toi-même. Où tu irais ?

(Il souffle, à peine audible.)

Moi, je n'ai jamais fui. Même quand j'aurais pu. Ce que j'ai fait. Ce qu'on m'a fait. Tout... je l'ai gardé. Je l'ai porté. C'est là, dans ma peau, dans mes os. Ça m'a creusé de l'intérieur. Et chaque souffle... je le prends avec ça.

(Il se retourne vers le mur, les yeux dans la pierre.)

Je ne voulais pas ce rôle. Mais c'est moi qui l'ai rempli. Mot après mot. Geste après geste. Et maintenant je creuse. Non pas pour sortir... mais pour voir. Pour comprendre. Pour laisser entrer un peu de lumière, avant que tout s'éteigne.

(Il se retourne vers l'impardonné, le fixe avec une intensité calme.)

Toi... tu cours encore. Mais c'est à toi que tu échappes. Ton ombre, elle est là. Elle te suit. Et tu veux l'éviter, mais c'est elle qui détient ta vérité.

(Il s'approche un peu.)

Le pardon, il ne naîtra pas de ce que tu fuis. Il naîtra quand tu regarderas. Vraiment. Quand tu comprendras que tu es à l'origine. Pas de tout... mais de toi. Tu es celui qui a fait. Pas celui qu'on a seulement blessé. Et si tu veux avancer, c'est là qu'il faut commencer. Regarder. Même si c'est flou. Même si ça brûle.

L'impardonné

(Ses lèvres tremblent. Il cherche, tâtonne. Les mots viennent difficilement, comme s'ils glissaient entre ses doigts avant qu'il puisse les attraper. Une confusion profonde pèse sur lui. Il ne sait plus s'il faut se défaire de ce qui l'habite... ou s'il faut le regarder en face.)

Mais... comment accepter ce que j'ai fait... si je ne comprends même pas ce que c'était ?

(Il secoue la tête, comme s'il cherchait à sortir de ce brouillard.)

J'ai l'impression d'avoir marché dans un rêve... ou dans un mensonge. Agi sans savoir. Mais chaque pas, chaque choix m'a quand même conduit ici. Alors comment je fais ? Comment on vit avec ça, avec cette espèce de poids... quand

tout est flou ? Quand on ne sait même pas où commence la faute, ni où elle finit ?

(Il se tourne, comme s'il attendait une réponse d'un mur muet.)

Si je ne peux pas vraiment saisir mes actes... comment je peux les accepter ?

Le vieillard

(Un long silence. Puis une voix basse, mais nette. Elle ne porte pas la réponse — juste la présence d'une expérience.)

Tu n'as pas besoin de voir tout d'un coup. Personne ne peut.

(Il fait quelques pas, lentement.)

Ce qu'on fait laisse des traces. Même si on ne se souvient pas de tout. Même si l'image est incomplète. Tu sais qu'il y a eu des choses. Des gestes. Des absences, peut-être. Et tu sais qu'elles ont marqué.

(Il s'arrête.)

C'est suffisant pour commencer. Pas pour réparer. Pas encore. Mais pour faire face. Et c'est ça, la première chose. Regarder. Même si c'est flou. Même si c'est douloureux.

(Il baisse les yeux, presque pour lui-même.)

Tu veux fuir le brouillard, mais ce n'est qu'en le traversant que tu verras ce qu'il cache.

L'impardonné

(Il ferme les yeux. Une ombre passe sur son visage. Quand il parle, c'est presque un souffle.)

Je voudrais tout effacer. Tout. Ce qui m'a mené ici, ce que j'ai été, ce que je suis encore.

(Il rouvre les yeux.)

Si je pouvais... couvrir tout ça. D'un voile. D'un silence. Enterrer ce passé. Le faire taire.

(Il secoue la tête, sans colère.)

Mais il revient. Toujours. Chaque fois. Comme une voix. Une rumeur qui m'accroche, qui ne me lâche pas.

(Il soupire.)

Je voulais juste m'éloigner... Mais il me suit. Il me tient.

Le vieillard

(Il pose lentement son stylet sur la pierre, le geste presque cérémoniel. Puis il lève les yeux.)

Tu veux un voile. Léger. Pour cacher.

(Il laisse passer un silence, comme s'il pesait le mot « cacher ».)

Mais un voile, ça ne fait pas disparaître. Ça recouvre, c'est tout. Et en dessous... ça continue de vivre.

(Il effleure le mur du bout des doigts.)

Moi, ce mur... c'est ma vie. Pas celle que j'ai choisie. Celle que j'ai reçue. Et je n'ai pas essayé de la repeindre. Je l'ai regardée. Je l'ai creusée.

(Il se redresse.)

Tu veux l'oubli. Moi, je voulais comprendre. Parce que même la douleur, quand tu la comprends, elle te laisse un peu plus libre. Mais fuir... ça t'enferme. Encore et encore.

(Il s'avance d'un pas.)

Un voile, ça ne protège pas. Ça retarde. Et plus tu caches, plus ça grandit.

L'impardonné

(Il regarde les pierres. Il tremble, comme si les mots du vieillard s'étaient imprimés dans sa chair.)

Mais qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai pas la force. Pas la clarté. J'essaie de regarder, et tout me glisse. Tout...

(Il fait une pause, sa voix baisse.)

Je suis fatigué de douter. De moi. De tout.

(Son ton se brise, presque inaudible.)

Je voudrais le pardon. Le vrai. Pas celui qu'on dit. Celui qu'on sent. Mais je ne le trouve pas. Il est toujours... ailleurs.

Le vieillard

(Il regarde le mur sans rien dire, puis il parle sans se retourner.)

Le pardon...

(Il répète doucement, presque pour s'y préparer.)

Il commence quand tu arrêtes de vouloir tout effacer.
Tu veux qu'il vienne sans douleur. Il ne viendra pas. Il vient
avec. Il est dedans.

(Il touche la pierre.)

Tu ne peux pas changer ce que tu as fait. Mais tu peux
changer ce que tu en fais. Pas pour l'effacer. Pour le
comprendre. Pour l'accueillir. Et là, peut-être, peut-être... tu
pourras enfin respirer.
Mais pas avant.

L'impardonné

*(Il ramasse une montre posée au sol. La tourne entre ses
doigts. Parle doucement, sans vraiment s'adresser au
vieillard.)*

Cette montre... elle ne sert plus à rien.

(Il lève les yeux.)

Le temps n'existe plus ici. Il n'a plus de poids. Et pourtant...
on continue. Toi, tu creuses. Moi, j'attends.

(Il hésite.)

J'ai l'impression que je suis resté figé. Pas mort. Pas vivant.
Et je cherche un instant... un seul... où tout pourrait s'arrêter.
Il ne s'agit pas de fuir. Juste... se poser.

Le vieillard

(Il relève les yeux du mur. Quand il voit la montre tendue par l'impardonné, une hésitation le traverse. Il la prend, lentement, comme si elle portait un poids invisible. Puis, sans un mot, il la repose doucement au sol, à l'écart.)

Tu sais... pour moi, ce temps que tu cherches à fuir... il est encore là. Mais il ne promet plus rien. C'est juste un souffle qui s'amenuise, un reste. Chaque seconde que je passe à creuser ce mur, je la sens filer. Et je creuse parce que je veux voir, une dernière fois peut-être, un éclat de lumière. Pas pour fuir la fin, non. Mais pour vivre ce qu'il me reste.

(Il soupire, à peine.)

Le temps... c'est tout ce que j'ai encore. Et tant que je tiens cet outil, tant que mes mains touchent la pierre, je sais que je suis encore vivant. Toi, tu dis que le temps est une illusion. Mais moi, je le vois s'écouler. Et ça... ça me pousse à ne pas le laisser filer en silence.

(Il se penche, ramasse un éclat de pierre qu'il lance doucement contre le mur. Le son résonne.)

Je n'ai pas le luxe d'oublier le temps. Il m'échappe, oui. Mais toi... toi tu as tout le temps du monde. Et c'est pour ça que tu tournes en rond. Parce que tu n'as plus d'avant, ni d'après. Juste ce flou, cette attente figée. Tu n'avances plus, tu flottes. Et crois-moi... ce n'est pas mieux.

L'impardonné

(Il baisse les yeux vers la montre. Ses mains tremblent un peu. Il murmure, comme s'il se parlait à lui-même.)

Tout ce que j'ai fait... tout ce que j'étais... je ne peux plus le voir clairement. C'est comme un rêve brisé. Flou. Je me sens vide. Suspendu dans un temps qui n'avance pas. Et à chaque instant, quelque chose me rappelle que je suis fautif. Mais je ne sais même plus... quoi.

(Il s'arrête. Sa voix baisse encore.)

Je me demande... si je pourrai un jour sortir de cette errance. Ou si je suis condamné à marcher ainsi. Pour rien.

Le vieillard

(Son regard se fait plus doux, mais sa voix reste droite.)

Tu veux être libre ? Alors arrête de croire que la liberté, c'est l'oubli. Ce n'est pas le silence, ce n'est pas l'arrêt du temps. C'est de faire face. D'assumer. Tu attends un instant où tout s'efface. Mais ce moment n'existe pas. La vraie paix, elle vient quand tu arrêtes de fuir. Quand tu acceptes l'ombre, et que tu commences à lui parler.

(Il reprend son travail. Sa main est lente mais ferme. Une lueur passe dans ses yeux.)

Je creuse pour ne pas partir sans avoir vu ce qu'il me restait. Ce n'est pas une fuite. C'est une trace.

Le vieillard

(Après un long effort, un morceau de mur se détache enfin. Il reste un instant figé, le bloc dans les mains. Son corps vacille. Il s'appuie contre le mur, ses yeux brillent d'une émotion presque invisible. Il s'effondre lentement à genoux, gardant la pierre entre ses mains.)

Je l'ai... Je l'ai trouvé...

L'impardonné

(Il se précipite, inquiet. Il tend les mains vers le vieillard, comme par instinct.)

Attends... laisse-moi t'aider. Tu ne peux plus porter ça seul.
C'est trop...

Le vieillard

(Il lève les yeux, le regard chargé mais clair. Il repousse doucement les mains de l'autre.)

Non. C'est à moi. Ce morceau... c'est toute ma vie. Tout ce que j'ai vécu, ou raté. Tout ce qu'on m'a volé.

(Il serre le bloc contre lui.)

C'est mon fardeau. Mon dernier geste. Et je dois l'assumer jusqu'au bout.

(Il ferme un instant les yeux, puis poursuit, d'une voix posée.)

On porte tous quelque chose. Mais toi... tu refuses encore de voir ce que tu as à porter. Tant que tu continues à vouloir l'éviter, tu ne sauras jamais. Et tu resteras là. Dans cette nuit.

L'impardonné

(Il baisse la tête. Long silence. Puis une voix incertaine.)

Je... je ne sais même pas ce que c'est, ce fardeau. Je sens qu'il est là. Je le traîne. Il m'écrase. Mais je n'arrive pas à lui donner un nom. C'est ça, le pire. Il me hante... mais je ne le reconnais pas.

(Il reste un instant immobile, sa voix devient plus fragile.)

Comment porter ce qu'on ne comprend pas ? Ce qu'on ne voit pas ?

Le vieillard

(Ses traits se durcissent légèrement, mais sans hostilité. Il lève le bloc de pierre à hauteur de l'impardonné. Son geste est solennel.)

Tu crois que tu dois comprendre avant de porter. Mais non. Tu portes déjà. Tu crois que tu fuis... mais c'est trop tard. La croix est là, sur tes épaules. C'est juste que tu refuses encore de la regarder.

(Il se redresse lentement, sa main sur le mur.)

Moi, j'ai voulu comprendre ce qu'on m'avait imposé. J'ai creusé, sans espoir peut-être. Mais pas pour fuir. Toi... c'est ton tour maintenant. Regarde ce que tu refuses. Regarde ce que tu crains. Et tu verras peut-être qu'au fond de cette

ombre, il y a une lumière. Pas pour t'absoudre. Mais pour t'éveiller.

(Après un dernier effort, il ajuste le morceau de pierre dans l'ouverture du mur. Il noue une corde, lentement, avec une précision presque rituelle. Puis il sort une petite clé forgée de ses mains, l'insère dans la pierre, tourne. Un cliquetis sec. Il reste là, figé, fixant ce qu'il vient de refermer. Puis il souffle, longuement.)

C'est fini... C'était la seule fin possible. J'ai traîné ça pendant trop longtemps. Maintenant, je le laisse là, derrière cette pierre.

(Il tourne la tête vers l'impardonné, les yeux cernés.)

Ce n'est plus à moi de partir. Peut-être toi. Si tu le décides. Mais pas tant que je suis encore là.

L'impardonné

(Figé devant la porte, les yeux écarquillés. Il se retourne, presque haletant.)

Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu verrouilles tout ? On aurait pu sortir ! Ensemble ! Tu viens de tout fermer... comme si on

n'avait jamais eu de chance. On vivait déjà dans l'ombre. Et là, tu l'épaissis encore.

Le vieillard

(Il retire la clé, lentement. Comme un geste sacré.)

Je ne l'ai pas fermée pour toi. Je l'ai fermée pour moi. Ce qu'il y a derrière, c'est terminé. Je peux plus le porter. Si je l'avais laissée ouverte, j'y serais encore tombé. Encore.

(Il s'arrête. Ses yeux se perdent quelque part dans la pierre.)

Tu peux fuir, si tu veux. Grimper, courir, chercher la lumière dehors. Mais au fond... tu sais bien que ça ne changera rien. La clé est là. Tu la prendras. Quand je ne serai plus là.

L'impardonné

(Sa voix monte, presque brisée.)

Tu veux que j'attende que tu crèves ? Que je reste ici, seul, à regarder ce mur ? Tu crois que tu trouves la paix en te murant vivant ? Mais ce n'est pas la paix, ça. C'est juste... renoncer.

Le vieillard

(Son regard reste calme, mais vidé.)

Non. Ce n'est pas la paix. C'est juste... le bout. Le bout du chemin. Je ne cours plus après rien. Toi, tu veux encore comprendre. Mais tu refuses de regarder. Tu crois que la lumière est là-bas, dehors ? Non. Elle est ici. Ici, dans ce que tu refuses de voir.

L'impardonné

(Il s'approche de la porte, pose sa main sur la pierre, comme s'il voulait la traverser.)

Et si je veux pas de cette paix-là ? Et si je ne peux pas ? Tu me dis d'accepter... mais je ne sais même pas ce que j'ai fait. Je suis flou. Je suis un souvenir qui s'efface. Je suis paumé.

Le vieillard

(Il s'assoit lentement contre le mur, ferme les yeux un instant.)

On n'a pas besoin de tout comprendre d'un coup. Moi, je n'ai jamais tout compris. Mais j'ai appris à tenir. À porter. Et ça, ça ne se fait pas avec des réponses. Ça se fait en arrêtant de fuir. Ta douleur... elle est là. Elle ne partira pas.

Ton oubli... il n'oublie rien. Tu cherches une sortie. Mais ce que tu veux, ce n'est pas une issue. C'est qu'on te pardonne.

Et

ça...

Ça ne viendra pas d'un tunnel.

L'impardonné

(Les poings serrés, la mâchoire crispée.)

Facile à dire pour toi. Tu as décidé d'en finir. Mais moi... je suis toujours là. À ramasser des bouts. Tu me dis d'accepter... mais je sais même pas quoi.

Le vieillard

(Il rouvre les yeux. Sa voix est basse.)

Alors commence par ça. Par ne pas savoir. Porte ce que tu ne comprends pas. Il n'y a pas besoin de nommer une douleur pour qu'elle existe. Et le pardon... il commence parfois sans nom. Tu veux pas de la fin. Très bien. Mais fais quelque chose de ce qu'il reste.

L'impardonné

(Il regarde la clé, comme s'il la découvrirait pour la première fois. Il la tient, mais ne la bouge pas.)

Et si je ne peux pas ? Et si je suis condamné à tourner ici, toujours, sans jamais comprendre... sans jamais guérir ?

Le vieillard

(Un sourire discret, presque imperceptible. Il incline lentement la tête.)

Alors tu tournes. Mais tu tournes moins vite. Et un jour... tu t'arrêtes. Et là, peut-être... tu verras.

L'impardonné

(Les mots du vieillard l'atteignent comme un coup en plein ventre. Il ne réagit pas tout de suite. Sa tête s'abaisse, les yeux vides. Il serre la clé, ses doigts crispés. Quand il parle, c'est à peine audible.)

Et si je ne peux pas ?

(Il lève les yeux, cherche quelque chose chez l'autre. Un appui. Une réponse.)

Et si c'est trop tard pour moi ? Si je suis... perdu ? Si je suis condamné à tourner là-dedans... dans ce flou... sans jamais voir rien de clair ?

(Il regarde la clé. Comme si elle pouvait répondre à sa place.)

Le vieillard

(Son regard reste posé sur lui. Calme. Dur. Fatigué. Il attend avant de parler. Quand il le fait, sa voix est simple, presque sèche.)

Tu veux une réponse, mais t'as pas encore posé la bonne question. Tu crois que c'est cette clé qui te retient ? Ce mur ? Non. C'est toi.

(Il passe la main sur la pierre, doucement.)

C'est toi qui t'enfermes. Tu tournes en rond dans ta propre nuit. Et tu refuses de voir ce que tu fuis. Tu n'as pas encore compris que ce brouillard, il ne vient pas d'ailleurs. Il vient de toi.

L'impardonné

(Il secoue la tête, à peine.)

Mais si je ne comprends pas ce que je fuis... Si j'suis juste là, à avancer sans voir, sans savoir... Comment je fais ? Comment on trouve la lumière si on ne sait même pas ce qu'on cherche ?

Le vieillard

(Il le regarde. Longtemps. Sa voix est lente.)

Tu attends une sortie. Mais il n'y en a pas. Pas comme ça. Tu veux sortir du brouillard ? Commence par accepter qu'il est à toi. Qu'il fait partie de toi. Tu ne peux pas t'échapper de ce que tu portes. Tu dois le regarder. Même si ça brûle. Et peut-être alors, une issue se dessinera. Mais pas avant.

L'impardonné

(Il reste figé, la clé dans la main. Il murmure, à peine, comme s'il se parlait à lui-même.)

Et si je ne trouve rien ? S'il n'y a rien au bout ?

Le vieillard

(Il s'approche lentement, dépose la clé sur la pierre. Il ne dit rien tout de suite. Puis il murmure.)

Alors tu tourneras. Encore. Mais moins vite. Et peut-être... un jour... tu t'arrêteras. Et là, tu verras.

(Il s'écroule, d'un coup. Lentement. Comme si le poids de tout ce qu'il avait porté venait enfin de tomber.)

L'impardonné

(Il se jette vers lui, le saisit, paniqué.)

Non ! Non... pas maintenant ! Tu ne peux pas juste... partir comme ça ! Tu ne peux pas me laisser comme ça, sans rien ! Dis-moi ce que je dois faire ! Aide-moi !

(Il le secoue légèrement, désespéré. Le vieillard lève les yeux, à peine. Une main tremble. Il lui tend la clé.)

Le vieillard

(D'une voix faible, râpeuse.)

Elle est à toi. Mais elle n'ouvre rien si tu n'acceptes pas d'abord ce que tu portes. Ce n'est pas une clé de porte. C'est une clé pour toi.

L'impardonné

(Il prend la clé. Elle semble lourde. Il la fixe, puis le vieillard, les yeux grands ouverts.)

Tu ne peux pas me dire juste ça... Pas ça, pas maintenant. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas où aller. Je ne comprends rien. Je...

(Le vieillard ferme les yeux. Sa main retombe. Son souffle s'efface.)

Le vieillard

(un dernier sourire, triste et lourd de résignation, effleure ses lèvres. Il ferme les yeux, laissant échapper un dernier souffle presque inaudible. Son corps se détend, comme si, à cet instant, tout avait cessé de lui appartenir. Le silence s'installe, lourd et absolu. La clé dans la main de l'impardonné brille dans la lumière faible de la pièce.)

Adieu...

(Ces derniers mots, presque une caresse dans l'air, sont le dernier lien entre eux. Puis, le vieillard se laisse aller à la quiétude du néant, son corps désormais figé dans la paix qu'il a si longuement cherché.)

L'impardonné

(Il reste là, immobile, la clé dans sa main. Ses doigts serrent fermement l'objet, comme s'il tentait de lui en faire révéler son secret, de forcer cette petite chose métallique à accomplir ce que ses pensées, ses désirs, ne pouvaient toucher. Il regarde la clé, puis le vieillard, son regard se perdant dans ce visage désormais figé. Il n'y a plus de souffle, plus de vie. Un frisson d'angoisse traverse son corps alors qu'il murmure doucement, presque à lui-même.)

Qu'est-ce que je vais faire de cette clé ?

(Il la regarde, comme si elle était le dernier lien qui le reliait à une forme de liberté, mais une liberté qu'il ne comprend pas. Sa voix se brise, emplie de doute et de confusion.)

Est-ce qu'elle me délivrera ? Est-ce qu'elle me sortira enfin de ce brouillard dans lequel je me perds ? Est-ce qu'elle ouvrira quelque chose ? Quelque part... ?

(Il laisse échapper un rire amer, un rire presque sans son, une crispation des lèvres, une dérision qui n'a aucun but.)

Non...

(Il secoue la tête, comme s'il voulait chasser l'illusion. La clé, bien que tangible et réelle, semble déjà devenir un mirage. Il la tourne dans sa main, la contemplant sous toutes ses facettes, mais elle ne lui dit rien. Rien qui puisse le libérer de ce fardeau qu'il porte depuis... combien de temps ? La mémoire lui échappe, comme tout ce qu'il a pu être avant cette errance infinie.)

Elle ne peut pas me sauver. Je suis déjà trop loin, trop brisé pour qu'une clé puisse m'ouvrir quoi que ce soit...

(Ses mots sont lourds, remplis de désespoir. Il relève les yeux vers le corps du vieillard, qui est là, étendu et tranquille, définitivement. Il lui semble que le temps s'est suspendu dans cette pièce, que tout autour de lui s'effondre lentement.)

Et si je parlais avec lui ?

(Sa voix se fait presque fragile, comme un murmure d'un homme sur le point de sombrer.)

Si je laissais tout derrière moi, si je fermais mes yeux et que je... disparaissais à mon tour ? Mais je ne peux pas...

(Il fronce les sourcils, tourmenté, comme pris dans une impasse mentale et spirituelle.)

Je suis... je suis impardonnable. La mort ne veut pas de moi, parce qu'aucun de mes actes ne peut être effacé. Je suis l'ombre de moi-même. Et même si je me jette dans l'abîme, même si je tente de m'éteindre, je serai toujours là... à errer, à errer dans ce même tourment. Toujours... toujours à chercher une réponse que je ne trouverai jamais.

(Il se laisse tomber à genoux, son visage envahi par l'angoisse. La clé repose dans ses mains, comme une chose morte, comme une promesse qui ne se tiendra pas. Il regarde autour

de lui, à la recherche de quelque chose, mais tout lui semble vide, dénué de sens.)

Pourquoi ? Pourquoi ai-je fait ça ? Pourquoi n'ai-je pas su m'arrêter avant que tout ne me glisse entre les doigts ?

(Il se frappe doucement le front avec la paume de sa main, cherchant à expulser la douleur qui lui déchire l'esprit, mais elle revient sans fin, la même douleur, la même absence de réponse. Il lève alors les yeux vers la clé, les doigts tremblants, l'esprit comme paralysé par la défaite. Il tourne la clé dans sa main, la caresse presque avec une certaine tendresse désespérée.)

Tu crois que tu as une solution pour moi, mais tu n'es qu'un leurre.

(Il serre les dents, un soupir déchirant s'échappant de ses lèvres.)

Tu ne m'ouvriras pas la porte vers un autre monde, vers un autre avenir. Tout est déjà scellé. La vérité, elle est là... dans la souffrance, dans l'erreur. Je suis cet homme que je ne peux plus changer, cet homme que j'ai fui...

(Il ferme les yeux un instant, ses pensées plongées dans le tourbillon de son désespoir. Puis, d'un geste brusque, il jette la

clé sur le sol, la laissant tomber avec un bruit métallique. Il laisse échapper un cri, faible, brisé, comme un soupir de résignation ultime.)

La clé ne peut rien pour moi...

(Il se laisse tomber lentement sur le sol, s'asseyant avec un air vidé, sans force. Ses mains se portent à son visage, cachant ses yeux, comme s'il cherchait à fuir le reflet de sa propre désolation.)

Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai été... tout ça reste en moi. Et rien, rien ne peut me délivrer de cette souffrance. Je suis coincé dans ce que j'étais, dans ce que j'ai fait, dans ce que je ne peux oublier...

(Il reste là, accroupi, seul dans cette pièce, les yeux cachés sous ses mains, son corps épuisé par le poids d'une existence qu'il ne parvient pas à comprendre. La clé est à côté de lui, inutile, comme tout le reste. Il se laisse envahir par un silence absolu, dans lequel il se noie peu à peu, englouti par l'incompréhension de sa propre malédiction.)

Peut-être... peut-être que je suis déjà mort.

(Il murmure cette phrase comme un constat, un dernier souffle avant que tout ne se fige dans une immobilité glacée.)

Peut-être que tout ce que je vois, tout ce que je ressens, tout cela est déjà la fin. Et la clé... elle n'a rien changé...

(Ses mots s'éteignent dans un dernier soupir, et il reste là, dans une forme de résignation totale, perdu dans son propre tourment, incapable de fuir.)

CEUX QUI CREUSENT DANS LA PIERRE

Il marchait dans le noir, sans forme et sans mémoire,
Un souffle d'autrefois perdu dans sa poitrine.
Le mur devant ses pas, la cendre sous ses doigts,
Et nul nom sur sa peau pour rappeler sa route.

Il ne savait plus rien, ni l'heure, ni le lieu,
Le temps était brisé comme un miroir sans fond.

Il portait une faute en guise de visage,
Et cherchait un pardon qu'aucune voix ne donne.

Dans l'ombre, un autre homme façonnait son exil,
Creusant pierre après pierre un tunnel sans repos.
Son âge s'était tu, seul comptait le travail,
Comme si dans la roche il pouvait fuir son nom.

Ils se sont rencontrés dans ce lieu sans couleur,
Deux âmes sans rivage au bord du même gouffre.
L'un attendait la fin, l'autre fuyait la sienne,
Mais tous deux poursuivaient la lumière absente.

Le vieil homme a parlé, sa voix grave et tranquille,
Comme un feu sous la cendre ou l'eau sous la douleur.
"Tu veux fuir, mais tu sais : il n'est d'issue réelle
Qu'en affrontant le poids de ce que l'on devient."

L'impardonné tremblait. Il tenait une clé,
Mais elle ne disait ni l'issue ni le sens.
"Je ne sais plus mes pas, ni pourquoi j'ai failli.
Peux-tu me dire, toi, ce qu'il faut pour guérir ?"

"Il faut cesser de fuir", lui répondit le vieil homme,
"Et regarder en soi ce qu'on veut ensevelir."

Ce que tu veux oublier, tu dois l'embrasser,
Car l'ombre ne recule que lorsqu'on l'accueille."

"Mais je ne me souviens..." murmura le plus jeune.
"Je suis perdu en moi comme un son sans écho.
Chaque pensée me ment, chaque reflet me fuit,
Je ne suis plus qu'un rêve sans corps et sans parole."

Le vieillard se leva, le front lourd d'horizons,
Et scella son tunnel d'un geste lent, précis.
"La porte est refermée. Ce n'est plus mon histoire.
Mais toi, si tu le veux, tu peux sortir d'ici."

"Attends !" cria l'autre. "Tu m'enfermes avec toi !
Tu condamnes ma nuit à tourner dans tes ruines !
Pourquoi ne pas partir ensemble, hors de l'ombre ?
Pourquoi me laisser seul dans ton silence clos ?"

"Parce que ce n'est pas moi qui tiens ta serrure.
Je ferme pour moi seul. Tu peux encore choisir.
Mais ce choix ne dépend ni de murs, ni de clés.
Il repose en ton cœur, dans la cendre vivante."

"Alors que me reste-t-il ?" demanda l'autre, las.
"Je suis né pour tomber, pour errer sans pardon."

Je cherche une lumière que je ne peux nommer,
Et tout ce que je touche se transforme en néant."

"Alors touche ton vide, regarde ton erreur.
Ne détourne plus l'œil. Porte-la dans ton sang.
Ce n'est qu'en accueillant ce que tu veux fuir
Que tu pourras marcher, non plus pour fuir, mais vivre."

Le vieillard se coucha, ses mains contre la pierre,
Son souffle se faisait plus lent que le silence.
Et dans son dernier mot — un souffle, un fil ténu —
Il tendit la vieille clé sans force ni attente.

L'impardonné resta figé comme un vestige,
Ses doigts autour de l'acier que la mort a quitté.
Il vit dans ce regard le reflet de son propre
Abandon d'autrefois, celui qu'il n'a pas dit.

"Est-ce donc ça, la fin ? Une clé sans serrure ?
Un adieu qui ne sauve ni l'autre, ni soi-même ?"
Il s'agenouilla là, dans la poussière muette,
Et pleura sans pleurs ce qu'il n'avait su dire.

"Je suis déjà trop loin", dit-il à l'absence.

"Je suis l'ombre que j'ai fui, le cri sans souvenir.

Même la mort m'évite, je n'ai plus d'abri.
Je suis l'homme que j'ai brisé de l'intérieur."

Il jeta la clé bas, sur la pierre du sol,
Et s'assit à côté du corps redevenu terre.
La lumière ne vint pas. Le silence resta.
Mais en lui quelque chose ne fuit plus tout à fait.

Il ne parla plus. Il cessa de chercher.
Et dans cette fatigue, il y avait autre chose :
Non pas une réponse, mais une direction.
Non pas un salut, mais un début d'écoute.

Et peut-être qu'un jour, il ouvrira la porte.
Peut-être qu'un éclat viendra le traverser.
Mais pour l'instant, il est là, calme, sans chemin,
Tenant encore la clé... mais la tenant autrement.

Le silence grandit, mais il n'est plus le même.
Il a le poids d'un corps, l'écho d'un dernier mot.
Ce n'est plus le néant, mais un vide habité,
Une attente sans peur, un creux qui laisse place.

L'impardonné se lève, à peine, sans éclat,
Comme si son propre corps refusait de le suivre.

Ses gestes sont tremblants, mais ils ne fuient plus rien.

Il regarde la pierre comme on regarde un seuil.

Il ne demande plus que quelqu'un lui pardonne,

Il ne cherche plus Dieu, ni lumière, ni fuite.

Il se sait en sursis — mais ce sursis, enfin,

Est devenu un temps qu'il peut, peut-être, prendre.

Le tunnel est fermé, mais le monde reste vaste,

À l'intérieur de lui, un monde inexprimé.

Il comprend peu à peu que creuser dans la pierre,

C'est parfois reconnaître qu'on est fait de roc.

Le vieillard est parti, mais il n'est pas absent.

Il vit dans cette clé, dans ce silence lourd.

Et même son départ, cette chute si discrète,

L'a planté comme un arbre au cœur de la mémoire.

L'impardonné ne parle plus à haute voix,

Mais il se parle à lui, doucement, comme à un frère.

Chaque mot intérieur est une brique qu'il pose,

Non pour fuir, mais pour être debout, même bancal.

Il se penche un instant, ramasse la clé froide,

Et la tient dans ses paumes comme une braise éteinte.

Il ne sait pas encore s'il l'emploiera un jour,
Mais il sait qu'elle existe. Et c'est déjà beaucoup.

Les jours n'ont plus de nom dans cet endroit sans ciel,
Mais il sent quelque part un rythme, une pulsation.
Ce n'est pas l'espérance, ni vraiment le courage,
Mais un souffle ténu : il est encore vivant.

Et vivre, désormais, n'est plus vouloir tout fuir.
C'est marcher sans savoir, c'est porter sans réponse.
C'est s'asseoir près d'un mur, et parfois s'y adosser,
Non pour creuser, mais juste... pour ne pas s'effondrer.

Il pense au vieillard, à sa main sur la pierre,
À son regard éteint qui pourtant brûlait tout.
Il songe : "Il a fermé ce mur pour ne pas fuir,
Mais moi, peut-être, un jour... j'ouvrirai pour rester."

Car la fuite est un leurre, un cercle sans rebord,
Et l'ombre ne s'en va que lorsqu'on lui répond.
Il le sent dans ses os : la sortie n'est pas loin,
Mais elle ne s'atteint qu'en cessant de courir.

Il parle au mur scellé, sans attendre d'écho :
"Je suis celui qui reste. Je suis celui qui cherche.

Et même sans lumière, je ne détournerai
Ni le front, ni les mains, de ce que j'ai été."

"J'ai fauté. Oui, sans doute. Mais je suis encore là.
Et je tiendrai la clé, même sans serrure claire.
Car elle est la mémoire d'un homme qui m'a vu,
Et m'a tendu la main... même dans le silence."

Peut-être qu'un matin, ce lieu s'effondrera,
Et que sous les gravats, il n'y aura plus rien.
Mais tant qu'il reste debout, même à genoux parfois,
L'impardonné vivra. Et cela suffit.

Il n'a plus d'autre foi que celle du retour,
Pas vers un paradis, mais vers une présence.
Il ne cherche plus Dieu. Il cherche à devenir
Celui qu'il n'a jamais eu le temps d'être en paix.

Un jour viendra peut-être, il passera la porte.
Il mettra dans la serrure la clé qu'on lui a laissée.
Mais ce ne sera pas pour fuir la vieille peine.
Ce sera pour marcher, vers la peine d'après.

Car il y aura toujours un autre mur, un autre poids,
Mais désormais, il sait que l'on peut avancer.

Non pas malgré la faute, non pas contre le temps,
Mais avec. Juste avec. Et ça change tout.

Et s'il doit un jour mourir, seul dans cette pierre,
Ce ne sera plus l'errance, mais le repos choisi.
Il aura connu la chute, il aura connu l'ombre,
Mais il aura aussi appris à ne plus fuir.

Le vieillard est silence. L'impardonné, présence.
Et l'espace entre eux deux n'est plus qu'un seuil ouvert.
Une vie a scellé. L'autre tient encore la clé.
Et l'histoire recommence, dans le calme et la pierre.

Et toi qui lis ces mots, peut-être es-tu des leurs :
Ceux qui portent sans voir, ceux qui cherchent sans nom.
Sache ceci, lecteur, ou frère de passage :
Le mur n'est pas la fin, tant qu'il reste une clé.

Un éclat sans visage danse sur la paroi.
Ce n'est pas le soleil — il n'entre jamais là.
Mais peut-être un reflet, tombé d'un souvenir,
Ou l'œil d'un feu ancien, qui veille en silence.

L'impardonné le voit, sans oser l'approcher.
Il craint de le briser d'un simple battement.

Car toute lumière née dans l'obscurité
Semble un souffle fragile qu'un mot peut dissoudre.

Il avance pourtant, le front contre la pierre.
Sous ses doigts, l'humidité devient presque tiède.
Il croit sentir là-bas, au fond de cette nuit,
Quelque chose qui vibre, qui respire encore.

Ce n'est pas un chemin. Ce n'est pas une voix.
Mais un frémissement, un tremblement léger,
Comme si l'ombre elle-même ouvrait une paupière,
Et lui disait : "Regarde. Je suis ton miroir."

Il ferme un instant les yeux, et c'est plus clair.
Il sent l'éclat en lui, profond, minuscule,
Non comme une étoile, mais comme une blessure
D'où coule une lueur que nul ne peut éteindre.

Là où tout s'est brisé, la lumière commence.
Non pas pour effacer, mais pour révéler mieux.
Chaque faute éclaire une forme d'humain,
Chaque chute éclaire ce qui reste debout.

Il ne sait pas encore nommer cette clarté.
Ce n'est pas du pardon. Ce n'est pas du salut.

Mais un simple frisson, une miette de ciel
Tombée au fond du puits qu'il avait cru sans fin.

Il se souvient alors du regard du vieillard,
Quand la pierre s'est scellée, quand tout s'est refermé.
Ce n'était pas la fin. C'était une torche,
Tendue d'une main lasse, mais encore ouverte.

Il reprend la clé, comme on prend une flamme.
Elle ne brille pas. Mais elle réchauffe un peu.
Et dans ce noir épais, il apprend que la lumière
N'est pas là pour voir, mais pour ne plus fuir.

Autour de lui, l'ombre ne recule pas.
Elle s'épaissit parfois, jusqu'à l'engloutir.
Mais elle n'est plus poison. Elle devient silence,
Et dans ce silence, quelque chose le tient.

Chaque pas qu'il avance est un pas qui s'ouvre.
Non sur un dehors, mais sur un dedans vaste.
Il découvre en lui-même des chambres oubliées,
Où des reflets d'enfance dorment dans la poussière.

Une fois, il croit voir une silhouette brève,
Passer dans le lointain, comme une flamme morte.

Il ne l'appelle pas. Il ne la suit pas non plus.

Mais il la salue, d'un geste, sans rancune.

Car tout ce qui fut sombre a laissé des éclats,

Des fragments de chaleur dans les pierres muettes.

Et même la douleur, dans sa lente marée,

Charrie quelques étoiles qu'on croyait éteintes.

Il comprend peu à peu que l'obscurité parle.

Qu'elle n'est pas absence, mais mémoire dense.

Et que l'ombre, parfois, est la forme cachée

D'un feu trop ancien pour éclater dehors.

Un jour, au détour d'un souffle, il entrevoit

Non pas un ciel, mais un espace plus vaste.

Ce n'est pas la sortie. Ce n'est pas la lumière.

Mais l'air y est plus clair, l'attente moins lourde.

Il s'assied, simplement. Il ne cherche plus rien.

Ni sortie, ni pardon, ni chemin à suivre.

Il s'offre à l'ombre, comme on tendrait les bras

À un frère perdu qu'on retrouve en soi-même.

C'est là que la lumière, enfin, vient sans bruit.

Elle ne brûle pas. Elle n'éclaire pas tout.

Mais elle épouse l'ombre, la caresse au front,
Et dans leurs noces lentes, l'homme se relève.

Il ne saura jamais d'où vient cette clarté.
Est-ce l'écho du vieillard ? Le deuil d'un mur scellé ?
Ou bien l'acceptation, lente et douloureuse,
D'exister dans la nuit... sans vouloir la nier ?

Un mot lui revient, oublié depuis longtemps.
Pas un nom, ni un cri, mais une note simple.
Peut-être que la paix est cela, simplement :
Une lumière grise, mais qui ne s'éteint plus.

Et quand il se relève, la clé dans sa paume,
Il ne sait pas s'il ouvrira. Il n'en a plus besoin.
Car il est là, debout, entre l'ombre et le feu.
Et il est, pour la première fois, tout entier.

Il marche désormais dans un feu sans flamme,
Un brasier invisible aux cendres sans fin.
Il sent le souffle chaud courir sous sa peau,
Mais aucune brûlure ne vient le dévorer.

Ce feu, c'est le regard qu'il porte en arrière,
C'est le poids des instants qu'il ne peut changer.

Ce n'est pas le châtiment, ni la damnation,
Mais la clarté nue de ce qui fut, sans masque.

Il vit dans cette fournaise sans lumière,
Où les murs rougeoyants ne renvoient rien d'humain.
C'est un enfer sans dieux, sans cri, sans révolte,
Juste lui, face à lui, sans fin, sans pardon.

Et pourtant, il avance, un pas après l'autre,
Comme si l'abîme n'avait plus d'importance.
Comme si marcher dans les flammes sans nom
Pouvait aussi guérir ce que l'eau ne touche pas.

La lumière du jour, il la sent, là-haut,
Mais elle ne l'atteint jamais jusqu'à lui.
Elle danse au bord du gouffre, moqueuse, lointaine,
Trop pâle, trop pure, pour entailler sa nuit.

Un jour, il s'est approché du bord du vide.
La lumière chantait, douce comme un espoir.
Il a cru que son corps, s'il faisait un pas,
Pourrait se fondre en elle, devenir autre chose.

Mais ce pas fut de trop. Il est tombé dessous.
Non dans la lumière, mais dans sa parodie :

Un faux éclat, cruel, un masque trop blanc,
Où l'ombre était plus dense que dans la vraie nuit.

Il a compris alors que l'espoir peut trahir,
Que parfois la clarté ment plus fort que l'ombre.
Et que vouloir sortir, à tout prix, sans voir,
Peut nous jeter plus bas que la plus noire chute.

Alors il s'est couché dans le feu, sans lutte.
Il a laissé la douleur s'épanouir lentement.
Il n'a pas crié. Il n'a pas prié.
Il a juste écouté ce que brûle le feu.

Et ce n'étaient pas ses fautes qui se consumaient,
Mais l'idée qu'il devait s'en défaire un jour.
Ce n'étaient pas ses crimes, ni même sa honte,
Mais son désir absurde de vouloir disparaître.

Le feu ne juge pas. Il ne sauve pas non plus.
Il révèle. Il montre. Il dénude le cœur.
Et sous la peau, sous les nerfs, sous la peur,
Il a trouvé un noyau que rien ne touche.

Un noyau de silence, de braise et de vide,
Où il n'y avait plus rien à attendre ou fuir.

Un endroit de soi-même que nul ne visite,
Sinon au seuil du feu, quand il est trop tard.

C'est là qu'il a vu, un instant presque doux,
Un éclat qui ne venait ni d'en haut ni d'en bas.
Une lumière née dans les cendres du doute,
Une lumière sans flamme, mais qui ne tremble pas.

Il n'a pas tendu la main. Il n'a rien saisi.
Il s'est contenté d'être là, bras ouverts,
Comme un arbre brûlé qui reste encore debout,
Parce qu'il a compris que tomber, c'est choisir.

Et choisir, c'est vivre — même dans le feu,
Même sans horizon, même sans avenir.
C'est dire : « Je suis là, même si je suis cendre,
Même si tout s'efface, je suis encore moi. »

Il se souvient alors de la voix du vieillard :
« Ce n'est pas la lumière qui te sauvera,
Mais ce que tu sauras faire avec tes ténèbres. »
Il le comprend à présent, sans mot, sans détour.

Car il est devenu feu, sans être consumé.
Il est devenu cendre, mais il tient encore.

Et chaque pas qu'il fait dans ce brasier intime
L'éloigne du néant sans en nier la forme.

Il ne cherche plus rien. Il n'espère plus rien.
Mais quelque chose en lui ne veut plus s'effacer.
Peut-être un nom, une image, un battement,
Peut-être juste l'idée de n'avoir pas fui.

Alors il continue, dans cette obscurité rouge,
Avec la clé dans sa poche, et le feu dans les veines.
Il ne sait plus s'il marche vers un dehors,
Ou s'il creuse simplement son propre exil.

Mais il est debout. Et cela suffit peut-être.
Non pour être sauvé, ni même consolé.
Mais pour dire au feu, à l'ombre, à la pierre :
« Je suis là. Je brûle. Et je ne recule plus. »

Ce feu qu'il traverse, ce n'est plus une flamme,
Mais le socle vivant d'un abîme en lui.
Ce n'est plus la brûlure, ni même la chute —
C'est le fond du gouffre, où germe le retour.

Car au fond du vide, il a vu la racine,
La roche primitive où naissent les sommets.

Ce n'est pas l'oubli, ni l'effacement pur,
Mais le socle inversé d'où montent les montagnes.

Il s'est senti pierre, cendre, sang, poussière,
Mais aussi silence, souffle et départ.
Quelque chose en lui, fragile et obstiné,
A dit : « Maintenant, tu peux gravir. »

Alors il s'accroche aux flancs du gouffre nu,
Ses mains cherchent prise dans la paroi tremblante.
Il ne voit pas le haut, il n' imagine rien,
Mais il sait qu'un pas est mieux que le néant.

Chaque mouvement est un arrachement.
Il porte son poids, son nom, ses fautes.
Il monte avec son fardeau, sans détour,
Comme on monte une croix qu'on ne peut poser.

Le vide lui parle à chaque faux pas.
« Tu n'as rien à espérer », murmure-t-il.
Mais il répond par la sueur et le souffle,
Par la lenteur d'un corps qui ne renonce pas.

Il grimpe sans espoir, mais non sans volonté.
Il grimpe parce qu'il ne veut plus fuir.

Et le silence autour devient moins lourd,
Comme s'il reconnaissait son combat muet.

Le feu est resté là, en contrebas,
Mais il n'a plus besoin de le craindre.
Il le porte encore, au creux de ses fibres,
Mais il n'en est plus prisonnier.

Chaque pierre qu'il touche lui semble vivante,
Chargée de tout ce qu'il a été.
Ce passé, il ne le nie pas, il le porte,
Il le remonte, pierre par pierre.

Ses épaules ploient, son souffle se brise,
Mais il grimpe encore, dans un temps sans nom.
Son pas n'est plus vain, même s'il est incertain —
Il est l'élan d'un homme qui revient à lui.

Ce n'est pas la lumière qu'il cherche au sommet,
Mais un point où se tenir debout.
Un point d'équilibre entre l'ombre et la clarté,
Un lieu qui dirait : « Ici, je suis encore. »

Il entend encore les voix d'autrefois,
Les jugements, les cris, les silences trop lourds.

Mais il les laisse passer à travers lui,
Sans s'y perdre, sans s'y dissoudre.

Il n'est plus l'ombre qui fuit sa forme,
Il devient celui qui la regarde.
Et dans l'ombre même de son propre nom,
Il trouve un écho, une matière à bâtir.

Les parois du gouffre s'éloignent peu à peu.
Ce qu'il croyait éternel n'est plus qu'un souvenir.
Le vertige est là, mais il ne commande plus —
Le vertige devient le seuil du choix.

Un rocher se détache sous son pied.
Il glisse, retombe, s'écorche, chancelle.
Mais il ne s'effondre pas. Il attend. Il respire.
Et recommence, sans crier, sans prier.

Il n'a pas d'ange, pas de voix venue d'en haut.
Il n'a que ses mains, ses genoux, sa mémoire.
Et cela suffit, parfois, pour continuer —
Car dans le poids, il trouve sa réponse.

Il n'espère pas redevenir ce qu'il fut.
Il ne croit plus en un pardon total.

Mais il veut se tenir droit, même blessé,
Et dire un jour : « J'ai monté le mur que j'étais. »

Il n'efface rien. Il ne demande rien.
Il porte. Il grimpe. Il recommence.
Il est cet homme qui fut impardonnable,
Et qui pourtant se relève, sans grâce donnée.

Et peut-être qu'en haut, il n'y a rien.
Peut-être que l'arrivée est un autre gouffre.
Mais il grimpe quand même, pour être en marche,
Pour ne plus être celui qui attend la fin.

Car l'impardonné, ce n'est pas le damné —
C'est celui qui refuse de mourir sans geste.
Et dans la pente rude d'un passé qu'il ne nie pas,
Il devient, pas à pas, l'auteur de sa propre ascension.

Il monte encore, les genoux écorchés,
Les mains ouvertes, les ongles arrachés.
Chaque pierre sous ses pas devient menace,
Mais il avance, lent, sans lumière au front.

La pente est raide, la poussière étouffe,
Les cailloux roulent sous la fatigue.

Il n'a plus de mots, plus de pensées claires —
Seulement l'instinct d'un pas après l'autre.

L'air devient rare, les muscles hurlent,
Les paupières lourdes s'ouvrent à peine.
Il voudrait dormir, il voudrait tomber,
Mais son souffle le pousse encore vers le haut.

Il n'y a pas de but clair à cette montée,
Juste le refus d'en redescendre.
Mais son corps cède, son cœur hésite,
Et bientôt, il s'arrête, fléchissant les genoux.

Il reste là, haletant, presque à genoux,
Une main agrippée à la paroi rugueuse.
Et dans ce silence craquant de fatigue,
Il tourne enfin la tête, regarde en arrière.

Le gouffre est là, béant, immense, silencieux,
Un entonnoir d'ombre où l'écho se tait.
Et tout au fond, indistinct, il croit deviner
Une forme recroquevillée : lui-même.

Là-bas, dans le creux noir, il voit son double,
Son ombre première, son cri figé.

C'est l'homme d'avant, celui qui ne savait pas,
Celui qui fuyait en creusant son propre vide.

Et dans l'air trouble, comme un souffle glacé,
Une voix monte, grave, impalpable :
« Pourquoi montes-tu ? Pourquoi t'acharnes-tu ?
Rien ne te lavera de ce que tu portes. »

Il tressaille. Il reconnaît ce murmure.
Ce n'est pas la fatigue : c'est plus profond.
Une présence ancienne, tapie en lui,
L'esprit de lourdeur, la pierre qui pense.

« Tu peux grimper, user ton souffle,
Mais tu sais déjà : tu n'oublieras rien.
Chaque pas que tu fais pèse un peu plus.
Chaque souvenir s'épaissit dans ton dos. »

La voix ne crie pas, elle chuchote, elle glisse,
Comme une plainte douce et venimeuse.
« Repose-toi. Reviens ici.
Laisse-toi tomber. C'est plus simple, tu sais. »

Il ferme les yeux. Il sent le vide l'appeler.
Il sent le poids sur ses épaules redoubler.

Et ses jambes tremblent, son souffle vacille.

Il est à deux doigts de lâcher.

Mais quelque chose en lui, ténu, silencieux,

Refuse encore l'abandon complet.

Pas une foi, pas une espérance,

Juste une étincelle d'orgueil ou de rage.

Il se redresse, vacillant, brisé,

Le corps déchiré par le doute.

Il fixe le fond, puis fixe le sommet —

Et reste là, entre deux absolus.

La voix murmure encore, douce et cruelle :

« À quoi bon ? Qui attend ton retour ?

Quel pardon crois-tu trouver là-haut ?

Tu es seul. Seul avec ta faute. »

Il serre les poings, ferme les yeux plus fort,

La sueur sur son front comme un baptême amer.

Il ne répond pas. Il ne peut pas répondre.

Mais il ne recule pas. Pas encore.

Car reculer, c'est tout recommencer.

Redescendre, c'est creuser une tombe.

Et même si la lumière ne vient pas,
Il ne veut plus creuser. Plus jamais.

Il est là, debout, encore incertain,
Un pas en avant, mille en arrière.
Mais il reste, il résiste, il tient debout —
Et c'est peut-être cela, le premier pardon.

Le vent s'est levé sur les hauteurs muettes,
Il passe sur lui comme une mémoire.
Et dans son dos, la voix se fait plus lointaine,
Comme une peur qui recule, battue sans cri.

Il rouvre les yeux. La pente est toujours là.
Mais quelque chose a changé dans le silence.
Il ne voit pas encore de sommet, ni d'issue,
Mais il sait désormais qu'il ne redescendra pas.

Alors, sans bruit, du fond de lui-même,
Quelque chose rampe, froid et fluide.
Un serpent noir s'engouffre en sa gorge,
Un souffle visqueux, une peur vivante.

Il s'étouffe, les yeux exorbités,
Ses mains à son cou comme en noyade.

Le venin n'est pas dans ses veines,
Il est mémoire, souvenir, regret.

Il tombe à genoux, hurle sans voix,
Ses entrailles tordues d'un mal ancien.
Ce n'est pas un cri : c'est un écho
De tout ce qu'il a voulu taire.

Le serpent ondule, s'enroule en lui,
Jusqu'à l'âme, jusqu'au cœur fané.
Il lui vole l'air, lui prend la vue,
L'enfonce dans une nuit plus noire encore.

Il se débat, frappe le sol,
Griffe la roche comme une bête traquée.
Mais qui pourrait sauver un homme
Des regrets qu'il a creusés de ses mains ?

Il cherche la clé, son dernier espoir,
Sa main fouille la poussière, affolée.
Mais le métal froid lui échappe soudain,
Elle glisse, tombe, et disparaît.

Un son lointain, un choc étouffé,
Et la clé s'éteint dans les profondeurs.

Il la voit tomber, lumière fragile,
Jusqu'à l'abîme, jusqu'au rien.

Il tend la main, trop tard, impuissant.
Ce geste, il l'a fait trop souvent.
Trop de choses lui ont échappé,
Et toujours au bord de l'essentiel.

Il comprend, alors, sans appel,
Que plus rien ne le sauvera.
Pas la fuite, pas l'oubli, pas la mort,
Tout est scellé, déjà.

Un froid nouveau envahit son dos,
Pas un vent : une certitude.
Il n'y aura pas de retour,
Pas de montée, pas d'éveil.

La mort, il l'attendait comme une grâce,
Un seuil de cendre où tout s'efface.
Mais la mort n'efface pas la faute,
Elle tue le cri, pas l'écho.

Et lui n'a que l'écho, immense,
Qui rebondit sur chaque pierre,

Qui répète, sans fin, sans merci :

« Tu as fait. Tu as laissé faire. »

Il croit s'écrouler, mais même la chute

Lui est refusée. Il reste là,

Un genou contre terre,

Comme une statue fendue mais vivante.

Tout en lui hurle pour que ça cesse,

Mais rien ne répond. Rien ne s'efface.

C'est une éternité d'instants figés,

Et sa conscience y brûle, sans feu.

Il lève les yeux vers la pente

Qu'il voulait gravir, qu'il croyait franchir.

Mais c'est un mirage — il n'y a plus de sommet,

Plus de lumière, plus d'issue.

Alors il comprend. Non, il ressent.

Ce n'est pas une vérité. C'est une sentence.

Il n'est pas damné par les autres —

Il l'est par lui, pour toujours.

Car la faute, sa faute, n'est pas passée.

Elle n'est pas souvenir : elle est chair.

Elle est gravée dans la pierre,
Comme un cri fossile sous sa peau.

Et cette pierre-là, il ne peut l'abattre.
Elle est le monde, elle est lui-même.
Il pourrait creuser jusqu'au cœur du feu,
Elle resterait.

Il regarde autour, mais il ne voit plus.
Tout est flou, non de larmes, mais d'épuisement.
Et la voix, celle du serpent ou de lui,
Murmure encore, douce comme un fer chaud :

« Tu n'auras jamais de salut.
Il n'y a pas de fin à ce que tu es.
Même la mort est trop légère
Pour peser sur ce que tu as gravé. »

Alors il lâche prise — son corps ne lutte plus,
Ses doigts saignent la roche, il ne s'y accroche plus.
Il glisse sans un cri, sans appel, sans retour,
Vers le fond nu du monde, englouti sans détour.

La pente devient gouffre, le ciel devient vertige,
Et lui, docile à l'ombre, se laisse prendre au piège.

Un pas, un seul, l'aura jeté hors de la clarté,
Dans un néant plus pur que ce qu'il redoutait.

Il tombe, sans vitesse, comme si l'air se fige,
Il tombe, sans durée, hors du temps, hors du lit.
La gravité hésite, ne veut pas de son poids,
Il flotte dans l'abîme, étranger même à soi.

Autour, une brume le prend sans violence,
Ni chaleur, ni froidure — une simple absence.
Elle l'enrobe entier, elle gomme ses traits,
Comme une mer sans bord, sans lumière, sans faits.

Il tente d'ouvrir l'œil, mais le monde est parti.
Même l'obscurité, ici, s'est évadée.
Un noir si absolu qu'il devient presque chose,
Et l'étreint doucement, comme une main qui ose.

Il appelle un nom, ou peut-être un regret,
Mais sa voix ne naît pas : elle chute en secret.
Ses larmes sont muettes, sans poids, sans éclat,
Et rien dans cette nuit ne répond à ses pas.

Il marche, sans direction, sans horizon tracé,
Avec des pas pesants, d'un âge qu'il n'a fait.

Ces années qu'il n'a pas vécues, il les subit,
Comme une dette obscure à payer dans l'oubli.

C'est un jardin stérile, planté de ses erreurs,
Un cimetière figé aux pierres pleines d'horreurs.
Chaque pas heurte un nom, chaque nom est sa trace,
Et chaque trace saigne un souvenir qui le casse.

Rien ne pousse ici-bas, sauf l'ombre du remords,
Pas un souffle de vent, ni d'étoile au dehors.
Tout est flou, tout est reste, tout est demi-formé,
Des gestes jamais faits, des mots non prononcés.

Il croit qu'un murmure vient lui frôler l'oreille,
Mais ce n'est que son cœur, dont le battement veille.
Ou bien ce qu'il en reste, un battement brisé,
Un rythme sans mesure, un souffle repoussé.

On ne le poursuit plus — il est la poursuite,
Plus besoin d'un bourreau : sa faute le précipite.
Il n'est plus coupable : il est la culpabilité,
Non plus un homme mais ce qu'il n'a jamais effacé.

Les parois se resserrent, puis s'ouvrent en silence,
Elles n'ont ni dessein, ni haine, ni clémence.

L'abîme est sans contour, sans loi et sans mesure,
Un espace absurde où rien ne dure.

Il n'y a plus de haut, ni de bas à choisir,
Rien que des détours vides, des angles à mourir.
Il n'existe ici-bas ni chemin ni passage,
Mais un sol toujours neuf, sans nom, sans visage.

Il voudrait hurler, fissurer l'ombre épaisse,
Mais il n'a plus de gorge, plus de force, plus d'adresse.
Ses cris sont des pensées, ses pensées des silences,
Et ses silences creusent leur propre présence.

Il a cherché le pardon, mais le pardon n'existe
Que pour ceux qui regardent sans fuir ce qu'ils trahissent.
Et ce monde ne pardonne rien, pas même les larmes,
Surtout pas à celui qui avance sans armes.

Il tendrait bien la main mais vers qui ? Vers quoi ?
Rien ne répond ici, pas même la foi.
Il est seul, il le sait, enfin il le sait bien,
Et cette solitude lui tient lieu de destin.

Parfois une lumière flotte dans sa mémoire,
Mais ce n'est qu'un reflet, une douleur illusoire.

Un éclat d'un matin qu'il aurait pu choisir,
Et qu'il a consumé d'un seul souffle à trahir.

Il ne dort plus, ne veille plus, il n'existe que là,
Dans cette errance lente que personne ne voit.
Et ce mot : « errer » suffit à tout dire,
Car il est sans but, sans fin, sans désir.

Il n'y a pas de fond, mais il est au plus bas,
Et même là, le poids de ses fautes ne le quitte pas.
Car il sent dans sa chair, dans le sang de ses veines,
Tout ce qu'il a fait, tout ce qui le ramène.

Et c'est là qu'il demeure, figé dans sa ruine,
L'impardonné, sans prière, sans doctrine.
Dans la nuit qu'il a creusée de ses mains nues,
Une nuit sans fin, où jamais rien ne s'allume.

Dans les brumes épaisses où nul pas ne résonne,
Quelque chose se dresse, une forme qui frissonne.
Un visage s'avance, lentement, sans clarté,
Et l'impardonné tremble — il croit le reconnaître.

C'est le vieux, le creuseur, celui des premiers jours,
Celui qui scella le mur en parlant d'un détour.

Il est là sans être là, figé comme un reflet,
Un fantôme sans haine, un regard sans secret.

Ses traits sont empreints d'une paix inaccessible,
Non pas sereine, non, mais simplement impossible.
Un calme sans espoir, un silence averti,
Le regard d'un homme qui sait ce qui est dit.

Et la voix vient enfin, lente, brisée, lointaine,
Comme un murmure d'eau sur la pierre ancienne.
Elle ne juge pas, elle ne condamne rien,
Mais elle perce le cœur comme un glaive ancien.

« Tu m'as vu fermer la pierre et garder la clé,
Tu as cru qu'elle ouvrait quelque chose de vrai.
Mais cette clé n'était qu'un miroir rouillé,
Un cercle refermé sur ce que tu es. »

« Tu espérais franchir un seuil, un horizon,
Mais ce que tu as fui, c'est ta propre prison.
Et cette clé, perdue au fond de l'abîme,
Ne pouvait rien pour toi, rien que t'y remettre. »

« Le seul passage, tu l'as laissé derrière,
Dans la faille que j'ai creusée comme un dernier repère.

C'est là que filtrait la lumière des vivants,
Mais tu as reculé, tremblant, refusant. »

« Tu aurais pu t'en abreuver, y plonger ton regard,
Sentir dans cette lueur la morsure d'un départ.
Non vers le pardon — il n'en existe pas —
Mais vers un chemin qui ne t'appartenait pas. »

« Tu as préféré le labyrinthe de tes fautes,
Car il t'était plus familier que la moindre aube.
Tu t'es noyé dans ta mémoire, croyant y trouver
La clé d'un salut que tu ne voulais pas nommer. »

Le visage s'efface dans la vapeur opaque,
Mais l'impardonné sent encore cette claque.
Non dans les mots — non — mais dans leur absence,
Dans ce qu'il n'a pas fait, dans sa propre violence.

Il comprend que le vieillard ne lui revient pas,
Qu'il n'est qu'un écho, une forme, une trace.
Un rappel cruel de ce qu'il aurait pu tenter,
Et qu'il a laissé fuir, comme on ferme les yeux.

Alors il reste là, les genoux dans la vase,
Sous un ciel qui n'existe pas, sans extase.

Il se sent plus seul que jamais auparavant,
Car même le regret n'éclaire plus l'instant.

Il n'y aura pas de pardon, il l'a compris.
Ce n'est pas une porte qu'il fallait franchir,
Mais un regard, un rayon, une lumière fragile,
Qu'il a refusée, préférant l'exil.

Maintenant le monde est clos, scellé comme un tombeau,
Et il est le vivant qui porte son fardeau.
Pas de mort pour lui, pas de fin, pas de paix —
Juste la nuit sans nom, le pas sans jamais.

Le visage du vieil homme a rejoint les limbes,
Mais ses mots tournent encore comme une plainte mince.
Et l'impardonné, chaque jour, les répète,
Comme une prière morte, comme une dette muette.

Il a perdu la clé, mais ce n'est pas cela
Qui le condamne à l'ombre et au non-retour.
Ce qui l'a détruit, c'est d'avoir regardé
La lumière, et de n'avoir rien fait.

Il aurait pu toucher cette brèche dans la pierre,
Y passer son souffle, y laisser sa misère.

Mais il a choisi de rester dans l'obscur,
Et c'est ce choix-là qui le rend impur.

Il est l'homme qui sait, mais ne peut revenir,
Le témoin d'un instant qu'il n'a su retenir.
Et ce qu'il cherche encore, au fond de son errance,
C'est un oubli qu'aucune nuit ne dispense.

Car la faute n'est pas ce qu'il a commis
Mais ce qu'il n'a pas eu le courage de saisir.
Ce qu'il aurait pu faire, tendre une main vers l'air,
Et il n'a fait que fuir, et refermer la terre.

Alors il marche, encore, dans le ventre du monde,
Un pas après l'autre, sans flamme ni seconde.
Il n'est pas puni — non, il est le punisseur :
Celui qui a choisi de fuir la lueur.

Il est des hommes que l'on ne croise jamais,
Car ils marchent en nous, tapis dans les replis.
Ce sont ceux qui ont voulu comprendre trop tôt,
Et n'ont plus su comment simplement exister.

L'Impardonné n'est pas seul : il est légion.
Il vit dans le regard de ceux qui doutent de vivre.

Dans les mains trop fermées, dans les cœurs recroquevillés,
Dans l'orgueil de croire que penser, c'est être libre.

Il fut un homme, oui mais il fut surtout un pli,
Un repli du monde, un refus du frisson.
Car il faut savoir trembler pour toucher l'Ouvert,
Et lui s'est dressé contre le souffle, contre l'aube.

Il a cru que sa chute venait d'un mauvais pas,
Mais la pente était en lui, creusée par ses refus.
La lumière lui fut donnée, mince, fragile, vivante
Mais il lui a tourné le dos, préférant la forme close.

Ceux qui cherchent des clés forgent souvent leurs prisons.
Ils inventent des verrous pour pouvoir les briser.
Mais l'Ouvert, le vrai, ne s'atteint qu'en s'oubliant,
Et lui n'a jamais su s'absenter de lui-même.

Il a gravé sa faute dans la pierre de ses jours,
Mais le vrai crime fut d'avoir voulu nommer.
Car il y a des douleurs qu'on ne peut posséder,
Des silences qui n'existent que s'ils restent entiers.

Il a vu le vieillard, mais n'a pas su le voir.
Il a cru à une scène, à une énigme, à un sens.

Mais l'homme en face de lui n'offrait qu'une présence,
Et lui voulait des signes, des lois, des sentences.

Il aurait fallu boire la lumière comme on boit l'eau,
La laisser couler en lui, sans mesure, sans crainte.
Mais il a jugé sa clarté trop fine, trop incertaine,
Alors il a préféré l'ombre où l'on n'attend plus rien.

Maintenant, il hante. Non comme un spectre hurlant,
Mais comme un souvenir glacial dans les murs.
Il est là quand tu détournes les yeux du matin,
Quand tu refermes ta main sur ce que tu ne peux tenir.

Car l'Ouvert ne force pas : il effleure. Il attend.
Il est la fenêtre qu'on n'ose jamais ouvrir.
Il est ce regard d'enfant que l'on détourne trop vite,
Par peur de ne pas être à la hauteur d'une simple clarté.

L'Impardonné a voulu être sauvé sans s'abandonner,
Recevoir sans offrir, comprendre sans se taire.
Il a voulu peser la lumière avec ses mots
Et n'a trouvé que la poussière de son propre souffle.

Il est le feu qui ne brûle pas, mais consume tout.
Le feu qui reste froid, faute d'être accueilli.

Il est ce que deviennent les hommes sans vertige,
Ceux qui marchent à côté du ciel sans jamais lever la tête.

Ne le pleure pas. Il ne le demande pas.
Mais écoute en toi ce cri muet qui l'a trahi.
Chaque fois que tu doutes du vivant sans le vivre,
Il marche à nouveau, dans ton ombre, sur ta voix.

L'Impardonné n'est pas une histoire terminée.
Il est le commencement de toutes les fermetures.
Lui, c'est ce qui s'écrit quand l'âme refuse l'ouvert,
Quand la pensée devient cage, et la mémoire, désert.

Le trou dans le mur, il l'a vu, comme toi.
Ce petit rien de clarté, ce souffle, cette chance.
Mais il a dit : "plus tard", ou bien : "ce n'est pas pour moi"
Et ce plus tard fut un jamais. Ce jamais, une éternité.

Il aurait suffi d'un geste, d'un frisson, d'un souffle.
Pas d'un grand cri, ni d'un long combat.
Juste d'une acceptation, d'une foi sans mesure,
Mais il a préféré les chaînes connues à la lumière incertaine.

C'est cela qu'il te laisse — pas un testament,
Mais un reflet noir, une faille dans ton cœur.

Chaque jour, tu peux choisir : creuser ou respirer.
T'enfoncer, ou t'ouvrir, même si rien n'est certain.

L'Impardonné est celui qui s'est cru trop grave
Pour goûter à l'instant sans le disséquer.
Il est celui qui, face au fruit, a regardé la peau,
Et a oublié de mordre, de vivre, d'être là.

Nous sommes tous en chemin vers une brèche.
Chacun porteur d'un mur, d'une pierre, d'un doute.
Mais rien ne t'enchaîne, sauf si tu refuses
De faire confiance à l'éclat du premier matin.

Alors, souviens-toi : l'Impardonné est le frère
De ceux qui ferment la porte avant d'y passer.
Et l'Ouvert, ce miracle silencieux, sans contour,
Ne s'offre qu'à ceux qui cessent enfin de se penser.

DEVASTATION

« Mais le chemin ne nous parle qu'aussi longtemps que des hommes, nés dans l'air qui l'environne, ont pouvoir de l'entendre. Ils sont les servants de leur origine, mais non les esclaves de l'artifice. C'est en vain que l'homme par ses plans

s'efforce d'imposer un ordre à la terre, s'il n'est pas ordonné lui-même à l'appel du chemin. Le danger menace, que les hommes d'aujourd'hui n'aient plus d'oreille pour lui. Seul leur parvient encore le vacarme des machines, qu'ils ne sont pas loin de prendre pour la voix même de Dieu. Ainsi l'homme se disperse et n'a plus de chemin. À qui se disperse le Simple paraît monotone. La monotonie rebute. Les rebutés autour d'eux ne voient plus qu'uniformité. Le Simple s'est évanoui. Sa puissance silencieuse est épuisée. »

(Martin Heidegger, *ibidem*)

Dans la nuit sombre d'une apocalypse qui voudrait de l'humain ne conserver que cendres, deux figures se rencontrent sur « Le chemin de campagne » : un enfant et l'ombre de la mort. Un troisième personnage, Sum le plus mystérieux y est seulement évoqué. De ce chemin, l'Enchanteur voudrait fermer l'accès mais il ne le peut pas : comment fermer l'accès à un chemin qu'il ne connaît qu'à travers son mépris. Ce chemin est celui du Simple et de la Sérénité : de tout ce qui l'entoure l'Etre a fait sa demeure. Le chemin conduit ceux qui l'empruntent au pied du grand chêne, anneau nuptial de la terre et des cieux. C'est au pied de cette alliance qu'un banc nous invite à une rencontre dans la pensée méditante, une pensée qui, comme le chêne qui lui

fait ombre et l'abrite des sarcasmes du soleil Hélios, ne croît qu'avec lenteur, sans se précipiter, dans une éternité dont le temps n'est que recel de ses fragments. « Le chemin de campagne » ne cache rien et ne saurait mentir à qui porte sur lui un regard avisé : un regard qui, sans rien présumer, se laisse envahir par tout ce qui, dans sa vérité, l'entoure et auquel il ne résiste pas. En tout ce qui paraît alors rien n'est en réserve : le chemin donne tout ce qu'il entrouvre et il serait aussi vain que sacrilège d'y chercher autre chose.

Le chemin nous engage à la veille prudente car la Bête n'est pas morte. Elle sommeille en chacun de nous et il suffit d'un murmure pour qu'elle se réveille à nouveau et déverse sur le monde son plus profond mépris des hommes, de la nature, des dieux et de la vie.

DEVASTATION

Une machine à vapeur trainant quelques voitures

S'éloigne à l'horizon d'une enfance oubliée ;

N'a-t-il plus de mémoire, l'Esprit qui se torture

Et s'endort au levant d'une pareille matinée.

Il voudrait saluer ce qui s'adresse à lui,

Cet inconnu qui passe et s'en va quelque part :

Il n'en sait plus le nom mangé par son oubli,

Et aux mains qui s'agitent ne cède que son regard.

Adossé à la porte, au seuil de sa maison,

De tout ce qu'il regarde, il ne semble rien voir ;

Ne sachant que le vide creusé dans sa raison,

Il attend son amie, l'obscurité du soir.

Et c'est dans les mains sombres de la nuit qui s'avance

Qu'il dépose son ennui de ne plus rien connaître ;

Il n'a plus d'attention qu'à cette bienveillance

Qui le soulage enfin de tous les apparaître.

La pierre où il s'assied lui rend sa solitude,

Son amertume aussi abrasée par le vent,

Trempé d'une pluie acide blessant toute latitude

Et rongant le cerveau de ce pauvre servant.

Assez ! Que reste-t-il de ce qui fut naguère ?

Un souvenir honteux d'avoir abandonné

Aux soins de la Technique de gérer notre terre

Et d'ainsi crucifier notre maman sacrée.

Rien ne sera pareil à ce qui a été :

Tout s'est alors perdu dans l'abîme infernal

De ce qui ne peut être que ce monde oublié,

Échoué dans le gouffre d'un néant abyssal.

Jamais rien ne sera ce que l'on a vécu :

N'en restent que des cendres et quelques os peut-être ;

Tout a été gommé, effacé, suspendu :

Le temps a choisi de... s'allier au ban des traîtres.

Des maisons écroulées on ne voit plus les pierres

Noircies par la fumée d'un cruel incendie ;

Toute chose est consumée de folie meurtrière,

Des terres brûlées s'efface leur ancienne harmonie.

L'Un-Tout confond les choses en un pareil étant,

Aucun son ne revient de ce qui a péri ;

Le monde est un cimetière, le silencieux néant

De ce qui est tombé, par un éclair meurtri.
Du peu qui flambe encore le futur est scellé,
La tombe en est ouverte, amnésie de la terre,
Béance inattendue qu'un vent doit refermer.
De tout n'est plus qu'un rien, une ombre de misère.

Un enfant resté seul implore après sa mère
Qu'elle sorte du néant lui offrir sa tendresse :
Il pleure de tout son corps le souvenir amer
De celle qui, n'étant plus, ajoute à sa faiblesse.

Le soleil s'est caché d'un étang de poussières,
Sinistres particules d'une mort en suspension
Qui n'attend qu'une ondée l'étende sur la terre

Et des larmes d'enfant brise tous les horizons.

Et l'ombre s'en approche, en agitant sa faux :

Impassible et secrète, c'est la mort qui chemine ;

Douleur ! L'enfant se perd dans la gueule d'un étau

Qui en brise les membres et engourdit la mine.

L'ombre s'avance encore, au plus près de l'enfant

Qui soudain lui sourit comme à sa propre mère ;

L'ombre saisit sa faux quand, de cette vie tranchant,

Saisissant l'infortune, elle ne peut s'y complaire.

L'ombre

J'ai déposé ma faux car ce n'est pas ton heure :

Quand un enfant sourit la mort est désarmée !

Tu cherches après les tiens et c'est là ton malheur

Car ta famille n'est plus : c'est moi qui l'ai fauchée.

La mort est mon travail : j'efface tous les passés ;

J'ai visité le monde et compté les vivants :

Très peu ont survécu et le destin brisé

Par cette guerre indigne m'envahit de tourment.

Si la mort a son heure et qu'il faut m'y tenir,

Crois-tu la tienne venue, édit de généraux

Insouciants de la vie et de son devenir

Qui n'ont d'autre à servir que les plis d'un drapeau.

Ils ont tourné les vannes d'une rivière de sang

Qui charrie les épaves d'un espoir aboli

Et s'enfle des regards sur l'écueil se brisant,

Rocher impitoyable des lendemains trahis.

Sur des chemins trompeurs s'enfuient quelques humains

Envieux d'une lumière qui saurait les guider

Dans le brouillard du monde qui l'embrasse et l'étreint,

L'étouffant dans les bras de son obscurité.

L'enfant

Elle ne reviendra pas, je l'ai déjà compris :

Il n'y a plus personne, rien que des souvenirs !

Je n'ai que ma mémoire, celle d'un être en sursis

Ne valant qu'une histoire et privé d'avenir.

Que pourrait-il attendre, celui qui n'est plus rien,

Quand le monde n'est que ruines et la vie absente ;

Et pourtant je souris au futur qui m'est vain :

C'est une douce amertume qu'alors m'est consolante.

Une mélancolie se joue de cette histoire :

Une tristesse sans égard pour cet infâme tyran,

Un semeur de discorde et d'horribles mouiroirs

Infestant des humains l'impossible présent.

Tu as bien manœuvré : regarde autour de toi

Tous ces corps allongés sur le champ de bataille ;

Les hommes ne sont plus qu'un, celui du désarroi,

Accablante impudeur d'un monceau de tripailles.

Des soldats et des pierres, qui sait la différence ?

Étrange composition : les guerres sont insolites !

Les canons se recueillent dans la paix du silence,

Un autre jour se lève sur cette terre maudite.

L'ombre

Je comprends ta colère et ta désespérance !

J'ai fini ma besogne et n'en tire aucune gloire :

Faucher ce qui a vie d'un autre est la sentence

Et d'agiter cette lame je n'ai aucun vouloir.

La faux est un rocher qu'éternellement je pousse :

La mort est un damné, Sisyphe qui redescend

Au lieu de son supplice qui jamais ne s'émousse,

Puis s'adosse à la pierre de son propre tourment.

Qui pourrait se ravir d'avoir la mort semé ?

Pitié ! Je n'en suis pas : chacun est un regret,

Une blessure en mon âme qui ne doit que saigner :

Avant d'être maudite, ailleurs fut mon projet.

Or je ne peux trancher le fil qui me retient !

Je le voudrais pourtant : faillir à mon devoir,

Savoir ce que je donne, en éprouver les liens,

Mourir un jour entier et renaitre le soir.

J'en ferais mon bonheur, une raison d'exister,

Satisfaite d'un seul jour connaître enfin la mort ;

Cela m'est interdit : je ne peux qu'y penser

Car il me faut trancher au prix de mes remords.

L'enfant

Serais-tu mon amie de m'avoir épargné ?

Devras-tu en répondre et devant quel tyran ?

J'ai conservé l'Esprit de tous ces corps brisés :

Ce n'est pas une mémoire mais un état présent.

Des corps perdus l'Esprit se cherche un autre lieu,

L'espace d'une survivance à la terre éventrée ;

Pour subsister l'Esprit n'a besoin de corps creux,

D'une béance de l'étant ou d'un crâne évidé.

C'est une partie d'échecs, sans vainqueur ni perdant :

Les démons sont repus de ces corps décharnés ;

Dans ce désert de cendres ne demeure qu'un enfant

Échappé du désastre dont tout s'est ébranlé.

Aurai-je assez de larmes pour y noyer ma peine ?

Mes yeux de sable éteints n'ont plus rien à verser !

Je n'entends que ces notes d'une funeste rengaine :

Requiem pour la vie, la mort a triomphé.

Et pourtant je souris à ce qu'y peut garder

Un soupçon de vouloir et d'imagination

Car tout n'est pas perdu puisqu'on peut en parler,

S'armer de la pensée et de la volition.

L'ombre

De faux penseurs ont dit ce qu'on ne peut comprendre,

Nous parlant de tragique et de démocratie ;

Ils font usage de mots qui n'ont rien à prétendre

Que survoler le monde et sa triste agonie.

Silence, les philosophes ! Vos mots sont un péché :

Vous décryptez le monde qui aujourd'hui n'est plus !

En créant des concepts qui n'ont rien à penser,

Vous prétendez savoir ce qu'on n'a jamais su !

Si le monde est défait, est-ce une tragédie ?

Mais de quoi parlez-vous que je ne connais pas ?

La folie des humains serait une comédie :

Pourquoi compter les morts, du nombre faire un cas ?

Qu'y-a-t-il de tragique à user de son arme

Ou agiter sa faux autant que je l'ai fait ?

Est-il un mausolée qui le guerrier désarme,

Un devoir de mémoire aux êtres sacrifiés ?

Les camps ne sont que lieux, de la mort industrie :

Derrière celui d'Auschwitz se cache un Birkenau ;

Or de quoi s'agit-il, sans vouloir être impie :

D'une part de notre histoire refermer le caveau !

L'enfant

« La mort est inutile » réclament les survivants :

Elle ne sert aucune fin dont on se peut grandir ;

Qu'importe de mourir au prix du vil argent :

De son gain le massacre ne garde un souvenir.

À Birkenau les femmes n'avaient d'autre valeur

Que les cent marks payés pour que leurs corps périssent

Dans les laboratoires d'un sinistre Enchanteur :

De faire fortune la mort n'était que la prémisse.

Il est du combustible panoplie de manières

Et l'Histoire est ingrate de n'en garder qu'une seule :

Les cendres disparaissent et ne sont que poussière

Quand des fours crématoires on ouvre enfin la gueule.

On n'y voit en images que ceux qui de même genre

Ont fini dans la terre, aux autres mélangés ;

Il est des morts précieuses et d'autres d'un sous-genre :

La terreur a son lot de victimes oubliées.

Dis-moi qui se souvient de ces visages blanchis

Par la peur et la faim, l'insulte et les blessures :

Je ne sais rien du nombre mais en connais le prix :

Celui d'une marchandise qui au poids se mesure.

L'ombre

Je les ai tous croisés et connais chacun d'eux :

Il n'est des morts un fil que je n'ai pas tranché.

Aucun de leurs visages m'est plus qu'autre précieux :

Qui fait d'être anonymes tous ces morts singuliers ?

Tu l'as dit, mon enfant : il produit de mourir !

Ils sont les marchandises ou la chair à canons

D'un fanatisme envieux d'impropre devenir :

Une machine humaine en proie à la Raison !

Dans le silence de l'Etre une voix se fait entendre :

Affamée de non-sens, elle hurle dans la nuit

De l'Etre et Dieu bannis et ne donne à comprendre

Qu'au temple de l'Humain la Raison nous suffit !

Qui est cette Raison, sangsue en nos marais

Qui se nourrit du sang d'un possible avenir

S'ouvrant dans la Clairière de l'Etre qui paraît :

Le démon de Socrate jamais n'a pu mourir !

Comprends-tu, mon enfant, ce dont l'homme est maudit :

C'est « Humain trop humain » qu'il s'efforce de penser !

Il n'est qu'un minuscule, une fois les dieux enfuis,

Qui se voudrait paraître ce qu'il ne fut jamais.

L'enfant

Les hommes sont un déclin, de leur voie déroutés ;

Absous du devenir, de leur propre grandeur,

Ils s'offrent à l'homicide d'une injuste pitié,

Égard à la Technique et son propos menteur !

Qu'y pouvons-nous, la mort, qui ne soit d'en pleurer,

D'y épuiser nos larmes et sacrifier l'espoir

Du demain salutaire, d'un autrement penser

Quand cet instant des hommes n'est que le faux miroir ?

Je voudrais de lumière incendier la Raison,

La trainer jusqu'à l'Etre qui luit dans la Contrée,

En marge de ce monde qui en est l'abandon,

Le reniement funeste de notre destinée !

Je voudrais que des mots ce qui est tu soit dit,

Que l'Etre qui s'y cache dévoile sa vérité :

Les mots sont des mensonges dont le dire éconduit

Tout ce dont ils nous parlent et se veut écouter.

« Le chemin de campagne » de l'Etre est sa maison :

Il mène à la Clairière et la source du temps !

Non le temps des horloges qui tourne en la Raison

Mais celui des humains dont il est contre-temps !

L'ombre

Je ne pouvais trancher les fils de ta candeur :

Tu dois sécher tes larmes et suivre le chemin

Qui, traversant les prés, conduit à la demeure

De l'Etre que tu cherches et qui est ton destin.

Que tu le trouves enfin, je n'en peux pas douter !

J'ai déposé ma faux : tu as vaincu la mort ;

La mort de Dieu fut celle des humains annoncée :

Dans la lumière de l'Etre, Dieu nous vient sans remord.

Enfant, tu le sais bien : du soir vient la lumière

Qui, cachée dans l'obscur, dessine le firmament ;

La lumière ne se voit que dans ce qu'elle éclaire :

Voudrais-tu l'observer, t'y verras le néant !

Or l'Etre est cette lumière que tu ne saurais voir

Que dans ce qu'elle te montre : la liberté de Soi !

Ce Soi est l'Etre-en-propre qu'il te faut recevoir

De celui qui le donne en se gardant de toi.

C'est ainsi qu'il s'efface, t'offrant à devenir

Celui qui librement et parmi tous les êtres,

Faisant vœu l'harmonie d'un juste con-venir,

L'avenant compagnon qu'il te semble paraître.

L'enfant

Des trois métamorphoses je serais la dernière :

Je fus d'abord chameau, apte à la servitude,

Et ensuite un lion d'une force meurtrière ;

Enfin je suis l'enfant, préface d'une multitude.

On me dit insouciant, rêveur et enjoué,

Inaccessible au mal dont nombre font leur loi ;

De tout ce qu'ils ruminent les hommes m'ont exempté :

Je suis leur innocence, la paix du désarroi.

Ainsi m'a-t-on pensé : au puits de la misère

J'apporte une lieur, d'un Ange la Clarté ;

Je suis le lendemain de méprisables hiers,

Le parfum d'un printemps quand l'hiver est passé.

Au pied du Crucifié l'enfant est une promesse :

Saint Jean fils de Marie quand le Maître agonise !

Me revoici chameau, bête comme une ânesse,

Du poids de l'avenir, fraternité promise.

As-tu idée, la mort, du poids de cette corvée :

Je suis le survivant d'une espèce oubliée !

« La vraie vie est absente » : il me faut l'inventer,

En dessiner le sens qu'aucun n'avait pensé.

L'ombre

Crois-tu que je l'ignore de t'avoir épargné :

Pour quelle raison ma faux sur toi ne s'est posée ?

Faut-il d'une lourde pierre que ton crâne soit orné

Pour qu'à l'âge de Raison tu ne puisses accéder ?

Dis-moi qui eut l'audace de défier la Raison

Quand de sa terre natale elle faisait un cimetière ?

Une seule main te suffit à en lister les noms :

Du dernier des humains tous ont cru la chimère.

C'est au pied du grand chêne, jusqu'au banc des pensées,

Que conduit le chemin de l'ouverture à l'Etre :

De tout ce qu'on y dit les secrets sont gardés,

À toi d'y déchiffrer ce que cache le paraître.

Il faut une âme d'enfant pour s'ouvrir au mystère :

Toi seul en a la clé et l'auguste mission

D'arracher au silence qui garde sous ses paupières

Ce qu'y ont dit les Maîtres d'une étrange façon.

De ces fous qui s'indignent d'un Savoir réservé

Ne te fais pas tourment : ils craignent ce qu'ils ignorent !

C'est la Sagesse qui dort en ces tiroirs fermés :

Tu dois de l'éveiller n'avoir aucun remord.

L'enfant

Diront-ils que je cherche à leur dissimuler

Quelques brins de fortune, en ces temps misérables,

Dont j'aurais pour devoir de n'en rien partager,

Jugeant, pour les connaître, qu'ils sont trop méprisables ?

Tu as ce privilège de les mettre d'accord !

Mourir est-il savoir de ce qu'on s'est caché :

De cet aveuglement guérit-on par la mort

Ou, au contraire, les yeux sont à jamais fermés ?

Dis-moi si de ta lame tu tranches les paupières,

Si de qui n'y voit rien tu ouvres enfin les yeux

Et offres à qui s'en va d'y voir un peu plus clair

Dans la nuit des étants, voire le plus ténébreux ?

Ce qui fait notre histoire, c'est toi qui la clôtures :

De nos événements, toi seule est le dernier ;

Gardienne des vérités, est-ce en toi qu'elles perdurent

Si de nos souvenirs toi seule détiens la clé ?

Cependant tu m'épargnes et m'invites à connaître

Ce que tu sais déjà : mourir ne l'est-il pas ?

J'en sais nombre qui parlent à qui sait reconnaître

Celui dont, nous venant, on n'entend rien des pas...

L'ombre

Qui n'a que sa Raison pour l'aider à penser

Et croit y parvenir est tel qu'un ruminant

Qui mange et puis recrache ce qui est avalé :

Il faut deux estomacs à un pareil pensant.

C'est un répétiteur de son propre Savoir,

Jurant qu'il n'est permis d'oser le contredire ;

Ce n'est qu'en solitaire qu'il se glisse le soir

Dans la pensée des autres, avant de s'endormir.

Car il est assommant qui pense d'autre manière :

On le dit hermétique, insultant la lecture

Dans des propos cryptés, réservés à ses pairs

Quand de l'écrit subtil se retient la tournure.

Or ledit partisan d'une symphonie douteuse,

Le dissimulateur de choses inavouables,

Parlant sous couverture d'une parodie trompeuse :

À quoi sert d'en juger s'il est déjà coupable ?

Il dit « pauvre Martin », ajoute « pauvre misère » :

Tu dois creuser la terre et n'oublie pas le temps !

« Le chemin de campagne » retourne à la chaumière

Y poser le fagot de son dernier passant.

C'est le clocher qui sonne le temps de revenir

Quand le chemin s'efface dans l'ombre de la nuit ;

Sur le fagot dans l'âtre la soupe vient à frémir :

Sur la table dressée, Martin s'est endormi !

Est-ce à creuser la terre que ses rêves l'invitent

Ou peut-être le temps qui vient de s'arrêter ?

Qu'importe à quoi tu songes puisque la messe est dite :

Hölderlin te salue de quelques vers glanés !

Déjà la terre se jette sur ce qu'elle a repris :

Le lourd cercueil de chêne n'est plus qu'un souvenir.

Au coin de la mémoire de ses derniers amis

Et des premiers l'absence en dit le repentir.

Comprends-tu, mon enfant, ce que la mort veut dire :

Une proie pour les vivants qui se plaisent à souiller,

Entraîner dans la boue ou simplement trahir

Celui que, disparu, on ne peut vénérer.

Il n'est de pire tombeau qu'autant de médisance

Quand celui qui n'est plus se voit mourir encore :

Car il se voit, bien sûr, lynché à la potence

D'une vulgaire infamie qui en dicte le sort.

L'enfant

De cracher sur les tombes, qui en fait son plaisir

S'il n'est pas fou d'avance ou un sordide impie ?

Beaucoup sont de ceux-là, conjugués à meurtrir

Ce qui les embarrasse et leur est insomnie.

Kirtov l'impitoyable, pathétique et frustré,

À quelle humanité as-tu prêté ta voix ?

Dans ton pays lointain que de morts oubliés :

N'as-tu un seul regret, au nom de la Shoa ?

L'argent n'a pas d'odeur, pas même celle de la mort :

La presse, de ces ragots, s'est fait une bonne affaire !

Quand les journaux sont lus, n'importe qui a tort

Si d'infâmes procès s'enfuient les tortionnaires.

Je prends d'autres chemins, envieux de la lumière

Dont s'est privé le monde qu'un brouillard a terni ;

« Le chemin de campagne » n'est pas une chimère :

Il conduit jusqu'au Sum et à l'Amor Fati !

C'est la dialectique d'un trop-plein de Raison,

La voix de l'Enchanteur, à l'ombre du Malin,

Qui dévore les agneaux et sonne la moisson

De ce qui fut moderne et aujourd'hui s'éteint.

L'ombre

Tu as le sens tragique et celui du destin

Mais tout n'est pas perdu : faisons taire les cafards !

Ils grouillent dans les ordures, indigeste festin,

Et infestent le monde d'un impossible hasard.

Mais Sum est en chemin, traversant la campagne ;

À l'ombre du grand chêne, sur le banc il s'assied

Et observe la plaine au pied de sa montagne :

L'humain est une erreur qu'il faut recommencer !

C'est à toi, mon enfant, d'aller à son devant,

De rebâtir le monde en oubliant sa ruine :

À qui bon la mémoire des hommes s'endormant,

La passion inutile qu'un étant s' imagine.

De quoi ont-ils rêvé qui leur donne bonne conscience :

D'un âne qui l'herbe fraîche a quelque peu brouté ?

Ont-ils sacré le nombre, arrêté la sentence

De jeter dans l'oubli qui les a trop gênés ?

Le travail qui t'attend n'est pas simple parler

Dont tous ces malfaisants se feraient une vengeance :

Ne parle qu'à demi-mots de ce qui t'est confié,

Importe qui les comprend et fait sien leur bon sens.

L'enfant

Dis-moi, la mort, cette clé qui délie les secrets

Que Sum a conservés au bout de sa tristesse :

C'est le chemin, dis-tu, qui cache en ses bosquets

Ce qui du genre humain est la juste promesse.

Il y a tant de sourds à ce qui leur con-vient :

Au grand Zarathoustra n'ont-ils lancé des pierres ?

Leurs oreilles sont si longues que trop peu s'y retient :

Le vacarme du temps étouffe leurs prières.

J'ai, la mort, souvenir d'Ariane abandonnée

Sur cette plage déserte, recrachée par la mer ;

Thésée, t'aurait-il vue, au loin s'en est allé

Quand survint un Phénix dans le feu d'un éclair.

Il fut le dieu du maître, un chantre de la vie !

Ariane aux oreilles courtes d'un mot fut avisée

De lui confier son âme, l'amour et la survie :

Dans les plages de Naxos une flèche est enterrée.

C'est le secret, je pense, dont tu m'as tant parlé,

Celui des cœurs brisés quand ils sont faits de pierre ;

De la savante Ariane la Raison s'est brisée

De ce faux labyrinthe dépourvu de mystère.

L'ombre

Tu ne saurais mieux dire ce qu'il attend de toi :

Qu'il te faut renoncer aux temples fatigués

De nos magies pensées et d'aussi peu d'émoi,

Car c'est de l'indicible qu'il te faut t'emparer !

Ce qui ne peut se dire que dans le blanc des mots :

Écouter le silence et penser l'impensable,

Ce que nous dit le feu quand s'épuise un fagot,

S'ouvrir au chant de l'eau d'une source intarissable.

Écouter l'alouette, virtuose impensé,

Œuvrant sans partition sur les bords du chemin ;

S'accorder à ce merle qui de sa mélodie

Accompagne les abeilles dans leur âpre festin.

Chemin d'une harmonie quand chacun s'y répond :

« Le chemin de campagne » de l'Etre est symphonie !

De tout ce qui l'entoure il se souvient des noms

Et de qui s'y hasarde, il n'est trace qu'il oublie.

Ce n'est pas dans l'Histoire que s'accomplit le temps

Car il est singulier dans le propre de l'Etre ;

C'est un Je qui devient quand l'Autre est permanent :

Ce qui tourne aux horloges du temps n'est que paraître.

L'enfant

C'est le temps des machines, celui qu'on a dompté

Dans le dispositif de tous les agencements

Et que l'on reconduit dans la spatialité :

Le temps n'est pas une fuite, c'est un ordonnancement.

Le temps d'une machine la prive de tout passé

Autant que de futur : elle n'agit qu'au présent.

Autre est le temps des hommes par l'Etre destinés

Au Soi d'un devenir en tout événement.

Ce que devient l'enfant quand il s'est accompli

Dans son propre déclin, c'est l'ombre d'un chameau

Plus docile qu'être mort, à son maître asservi :

L'enfance n'est qu'un regret sous les coups du fléau.

D'autres se font lions, plus féroces que l'hiver,

Et renversent les tables, puis dans le sang se vautrent ;

C'est la Ratio qui parle selon ces deux manières :

Chacun se fait Raison de choisir l'une ou l'autre.

Demeure un autre genre qu'ont choisi les agneaux

Convoités par les loups en simples marchandises :

C'est l'affaire des machines, aux rationnels propos,

De les réduire en cendres que plus rien ne divise.

L'ombre

L'Histoire est un mensonge, l'hymne d'un Enchanteur

Quand la Raison s'émiette et se nourrit d'enfants

Dont elle fait des soldats au destin mitrailleur

Du chemin de campagne et de son entourant.

Mais le chemin demeure, inaccessible au Mal

D'un Savoir enchanté qui œuvre à son détour ;

On jure du paysage qu'il n'est pas plus banal

Et que le temps se perd à s'en faire un séjour.

Quand la pensée s'expose en brisant les convenances,

On la veut suspecter de tromper son lecteur ;

J'en connais, mon enfant, qui, privés de conscience,

N'y voient que mots de porcs ou malsains déféqueurs.

Ils voient dans la Raison de toute juste mesure :

Qui en parle autrement n'emprunte que les ornières

Et se doit qu'on le pende au Bien de la censure !

Je n'ose le mot « taré » mais celui de chimère...

Car c'est d'une folie que s'éteint la Raison

Quand dans la Technoscience s'accomplit son déclin,

Raison instrumentale d'une machination

S'emparant de toutes choses que l'on consomme en biens !

L'enfant

Que d'ironie, la mort, en toutes ces malveillances :

La senteur d'un échec étouffe celle des cadavres !

Or qui s'est fourvoyé en redoublant la Science

D'un humanisme usé qui à présent te navre ?

On a compté les morts : est-ce le nombre sacré

Sur lequel on s'arrête après tant de hasards ?

« Ne demeure que le lieu » : les morts sont oubliés !

Étranges synonymes qui détournent le regard...

Heidegger ou Dachau : l'un parle autant que l'autre ?

Bien plus assurément : parler brise le silence !

Car c'est dans son silence qu'un coupable se vautre :

Qu'en devient le Supplice ? Un mot, plus de conscience !

Parler n'est pas un blâme de ce que fut l'horreur

Et c'est dans le silence qu'un mort se fait entendre ;

Il se donne bonne conscience qui parle en détracteur

Et déverse une souillure sur qui ne peut la prendre.

Dis-moi, la mort, ceux qui... récoltent cette blessure :

Ce sont les oubliés de cet infâme discours !

De tous ces morts comptés ne reste qu'un murmure,

Une voix dans la mémoire d'un indigne recours.

L'ombre

Il n'est de pire insulte que celle qu'on fait aux morts

Et qu'ils soient un prétexte en est la plus infâme !

C'est de toutes les victimes dont on oublie le sort

Mais qu'importent les cimetières à qui n'a d'état d'âme !

Comprenne qui le voudra ! L'infâme est sur le seuil

Du chemin de campagne qu'il voudrait détourner,

Encombrer de ceux qui, dans leurs maigres cercueils,

Appellent qu'on s'en souvienne d'une profonde pensée.

Prétexte est marchandise, autant qu'il fut alors

Car le crime se répète quand les mots sont choisis !

Je n'en dis que mes larmes qui ce soir coulent encore :

Se taire est un devoir pour qui en est meurtri.

J'entends que le Supplice ne soit pas de l'Histoire,

Un instant du passé, une page d'un manuel :

Ce crime est dans ma chair, gravé dans mon histoire

Dont l'injuste blessure est toujours personnelle !

Quand la mort n'est qu'un mot, au survivant l'injure :

À qui vont les moqueries de tous ces faux penseurs

Car ce n'est pas penser mais se montrer parjure :

D'autant brader l'Esprit, honte à ces narrateurs !

L'enfant

J'entends que l'Enchanteur en voudrait au chemin

Qu'il habille de sarcasmes et d'un cruel discours ;

Le grand chêne qui le garde est d'un Esprit serein

Et ne saurait périr des mots de ce vautour.

La mort, fais-moi plaisir de t'asseoir sur le banc !

Il ne craint de ta lame que tu le puisses trancher.

Entends battre le cœur de ce prodige vivant

Qui garde les secrets de notre destinée.

Écoute ce que nous dit l'abîme de son silence ;

Entendre le silence ! Ils font de nous des sots

Car ce qui n'est pas dit se prive de consistance :

N'est-il d'autre parler que ce que disent les mots ?

C'est pourtant ce qu'ils font : pourquoi s'en étonner ?

Ne s'emparent-ils des mots, les pressant d'avouer

Ce qui leur plait d'entendre et y serait caché,

Ésotérique absence d'une parole impensée.

Ne serait-on sorciers, les druides d'un fanatisme

Adossés à des mythes ou une arrière-pensée ?

N'a-t-on, sous couverture, glorifié les charismes

D'un être malfaisant et de ses crimes drapé ?

Sommes-nous assis, la mort, au banc des accusés :

Qui sera le témoin qui nous a démasqués,

Coupables sur un banc de s'y être arrêtés,

Et qu'en dira le chêne s'il est interrogé ?

Je veux me laisser rire de telles aberrations,

D'un chemin de campagne dont on voudrait me pendre ;

S'ouvrir aux alouettes, au parfum des moissons

Est, sans mobile, un crime : qui pourrait s'y méprendre ?

Qu'on me jette à la fosse des lions aguerris !

Que pourrais-je en souffrir : la mort m'a épargné.

Quel est cet imposteur dont mourir est l'ami :

Aurait-il du faucheur sa lame ensorcelé ?

S'il se plait à la mort, n'est-il un assassin,

Un faiseur de victimes, comme celui qu'il vénère ?

Un sur-tyrannazi peut-être, un avarié malsain,

Un périmé sans doute, dévoré par les vers...

Je ne suis qu'un enfant, faut-il le répéter,

Un survivant des guerres que d'autres m'ont menées :

Je regarde le monde du banc où je m'assieds

Sur le bord d'un chemin qui me fut destiné.

L'ombre

Il n'est qu'un simple enfant, je veux en témoigner :

Des trois métamorphoses, c'est la dernière figure ;

Ce sont les morts qui parlent de tout recommencer :

Moi je n'ai rien à dire, je ne suis qu'une mesure.

Mais l'enfant qui demeure efface tous les néants,

La destruction de l'Etre quand il fut oublié,

Caché sous la peau dense d'une parodie d'étant :

Penser fut un blasphème, désaveu du Sacré.

Dans le pieux souvenir la mort est une absence

De ce qui a été et paraît ne plus être,

Contraste insaisissable nourri par le silence ;

Or l'Esprit nous demeure de qui doit disparaître.

Les morts sont sans visage aussi froids que l'hiver :

Sont-ils privés de vie ou d'autre chose encore ?

« Le chemin de campagne » en garde le mystère,

Celui d'une aventure dont il connaît le sort.

C'est l'Esprit qui l'habite et, sans fin, le parcourt :

Le banc n'est qu'une écorce à qui s'est aveuglé !

Or il se manifeste en ses moindres détours

Et nous redit sans cesse sa plus grande amitié.

L'enfant

J'irai sur ce chemin où réside l'Esprit :

Il sera ma demeure, j'y briserai le temps

Qui toujours nous entraîne aux fosses de l'oubli ;

J'irai jusqu'au grand chêne : c'est là que Sum m'attend !

J'y briserai les chaînes d'un humain dépité,

Rongé d'être coupable d'avoir délaissé dieu

Car il n'est que victime d'un Savoir enchanté

Qui fit de son désir un vouloir monstrueux.

C'est du dernier des hommes, qui tarde à s'en aller,

Que lui vient son errance sur de sinistres voies :

A ce qu'on lui promet il s'était refusé,

Misant que du plaisir s'efface son désarroi.

C'est un propos menteur qui tait le désespoir

Qui bientôt lui revient, le disant inutile,

En vain d'être-jeté : le monde est le mouvoir

D'une existence amère et d'un espoir futile.

« Le chemin de campagne » en dit tout le contraire

Car l'homme est un futur, le fruit d'un advenir :

L'Esprit n'a de saveur qu'au bout de la matière,

Quand des pierres il subsister ce qu'on leur dit couvrir.

L'ombre

Il est sage, mon enfant, de donner à l'Esprit

La place qui lui convient, par-delà nos erreurs

En ce trop peu de l'Etre dont l'humain s'avilit :

N'a-t-on pas fait de l'Etre un vocable menteur ?

Qui parle ainsi ne sait le poids de la question

Et voudrait de l'humain ne conserver qu'un trait :

Ordonner à l'utile le vain de la Raison

Et bannir de l'étant ce qui est en retrait.

L'Enchanteur dit de l'Etre qu'il n'est que simple mot,

Le masque d'une pensée qui n'ose pas s'avouer,

La vision inhumaine d'un meurtrier chaos :

Qui dévore les agneaux, tel un aigle zélé ?

La religion nourrit de sinistres pensées

Quand elle devient Raison de ce qu'il faut devoir ;

Le temple de la Science a pareille volonté

Quand il nous faut plier à ce qu'elle croit savoir !

De « Fide aut Ratio » qui peut se démentir

D'enchaîner les humains d'un fanatisme honteux ?

Il est une autre voie qui conduit à s'ouvrir

À ce que sur la terre on a pris pour les cieux.

APOCALYPSE

Derrière les fenêtres closes des maisons basses,

S'agitent lentement de pâles mouchoirs gris.

Dans la rue sans souffle, une ombre hâtive glisse

Et se dissout déjà dans un matin sans cause :
C'est Dieu qui s'en va, banni par les vivants.

Le ciel, encore chaud de sa divine absence,
Se déchire soudain, craquant dans un silence
Où ruisselle la fange et l'odeur des ténèbres.
Des femmes gémissent, les vieillards tombent nus,
Le long des routes noircies de sang et de fièvre,
Et leurs ventres ouverts livrent aux regards fous
Le chaos des entrailles, fumantes et jetées.

Des enfants perdus violent les mères absentes,
Leurs pères en haillons hurlent vers un ciel vide,
Maudissant à pleins cris le néant ou la honte.

Une mort lente et jaune, comme un souffle infecté,
Descend à petits pas dans les replis du monde ;
Puis elle saisit tout — la gorge et les berceaux,
Laisse les corps d'enfants durcis comme du plâtre,
Leurs visages noyés de larmes et de sang.

Et lorsque tout s'effondre, beauté comme structure,
Qu'il ne reste plus rien qu'un champ d'os et de ruines,
Alors Satan s'approche, le front haut, sans sourire.
Avec le calme vide des puissances anciennes,
Il penche un œil distrait sur notre fin grotesque,

Comme jadis les dames, derrière leurs rideaux,
Riaient des mendiants, dansant pour quelques miettes.

Et lui contemple, ravi, la sépulture humaine.

Mais dans l'angle effacé d'un monde en cendre et nuit,
Quelqu'un s'est agenouillé, tremblant sous la poussière.
Un vieillard, presque flou, tient des fleurs dans les mains,
Et la tête penchée, il pleure à voix ténue.
C'est Dieu qui sanglote sur ce que l'homme a fait.

L'ETRANGER

Il n'a pas d'origine, ce lieu d'où on devient,
Et s'habille de silence comme le mortel ennui ;

Il n'est plus qu'apparence déchue de son destin,
Etranger à lui-même, effacé par l'oubli.

Est-il venu de l'ombre que borde le néant,
D'un ancien crépuscule dont il serait la nuit ?
Des ténèbres anonymes nous vient-il en présent,
Echoué de l'obscur dont le jour s'est enfui ?

A-t-il quelque matière qui se pourrait peser,
Un rien de consistance livrée à nos regards ?
Sur lui rien ne se pose dont il n'est transpercé
Et, pour qui le demande, il n'est que le brouillard.

Quand la terre s'évapore dans le petit matin,
Il surgit d'un ailleurs, déposé par le temps ;
Parfum de la rosée qui du sol est crachin,
Il se dissipe en vain pour cacher son tourment.

Il nous revient déjà en larmes de poussière,
Asséché par le vent qui sur lui s'est éteint ;
Venant simple murmure, abreuvé de lumière,
Il s'offre tel un doute à nos esprits sereins.

Sous le ciel déchiré par des torrents d'orage,
L'ondée couvre ses pas d'une impossible absence
Et ne retient de l'autre que l'affront d'un visage ;
L'étranger se répand dans un flot d'insolence.

On ne sait que le même qui n'est pas affliction :
Tout autre n'est que faille épanchant nos humeurs,
Indolente rupture lavée de contritions.
Des soins dus à notre âme, qui conçoit la teneur ?

L'étranger n'est chez lui que là où il n'est pas :
Faut-il qu'il se repente d'être toujours ailleurs ?
L'ici est plus précieux quand lui est un là-bas :
Chacun y est chez soi sans nulle autre faveur.

Ironie ! L'être Soi est sans cesse à venir :
Il n'est du Je que l'Autre qui demeure sans patrie
Et est cet étranger qu'il ne peut pas maudire :
Vient que le Je se perd qui de Soi n'est en-vie.

Le Je n'est pas au monde, réfugié d'apparences,
Et n'est que le miroir de tout ce qu'il n'est pas ;
Des vagues de néant s'échouent sur sa conscience,
Impassible rivage, de paludes entrelacs.

Buvards de la pensée et des mots en sursis,
Putréfaction de l'être dans les abîmes du temps ;
Digestion pathétique des germes de la vie :
Le marais de nos âmes en fait l'unique présent.
Et l'être se dissout, appauvri de lumière,
Dans l'intestin de choses qui ne sont rien du monde ;
Volupté insipide d'un étang de misère,
Tribut inconsistant d'un esclavage immonde.

Prisonniers de la vase, nos esprits sont crapauds,
Verrues de la pensée épanchant son venin ;
Les autres disparaissent dans l'épaisseur des eaux :
N'y survit que le même, impossible destin.
Sous le soleil d'airain s'épuise le marais
Et du même revient l'autre, écrasé par sa peur ;
Espoir ! Est-il au monde ou à ce qu'il paraît ?
A-t-il vécu du Je que ce n'était qu'un leurre ?

Sous le soleil pleuvant, nos âmes sont arides :
Un désert sans pitié envahit nos esprits
Et tous les mots se plissent d'une surface acaride ;
La pensée nous égare en cet endroit maudit.

Le monde a disparu, emporté par nos rêves :
De ces délires nocturnes ne restent que nos pleurs ;
Déluge de nos regrets d'une intuition si brève,
Insultes à nos démons sans la moindre candeur.

Vanité de l'oubli qui recycle les âmes :
La mémoire est cruelle de ne jamais cesser ;
Les blessures nous reviennent dans un parfum d'infâme,
Ecorchures insoumises dans nos destins gravées.

Quel Autre se souvient de n'être pas d'ici ?

Est-il au monde ce que je n'y suis pas ?

Impossible lumière, ténèbres de la vie

Brisée par l'infortune de n'être pas là-bas.

Je ne vois que copistes étirant les mêmes mots,

Errants solitaires au creux des habitudes ;

Réinventer ! Murmures d'un dieu en ses sanglots :

L'en vain ne se nourrit que de la finitude.

Ailleurs ! Ultime souffrance de n'être pas à Soi,

Advenir improbable au-delà du paraître ;

Le ciel est sans raison d'où nous viendrait la foi :

Ignorer qui nous sommes nous dispense de l'être.



Caspar David Friedrich, « Tombe mégalithique en hiver »,

1824

CONCLURE ?



Bruno Amadio, « L'enfant qui pleure » », 1950

TABLE DES MATIERES

Il n'y a plus de matières, des cris seulement, étouffés

Comme des cendres qui s'éteignent au fond des gorges,

Le silence ! Aussi pesant que la mort, que les ruines,
Que les sourires d'enfants effacés de poussières,
Que les larmes maternelles au sang des corps mêlées,
Les anciens emportent des sacs trop lourds,
Cadavres d'enfants remplacent la farine absente.

Il n'y a plus de matières, des âmes perdues dans la terreur,
Regards éteints sur des visages sans espoir, sans vie,
Une main échappée des ruines et dans sa paume de sang
Une poignée de terre, ultime parole d'un condamné
À la faim, aux yeux sans larmes, aux pluies incendiaires.
Et du monde aveuglé se détournent les regards,
Images insupportables, paroxysme de l'horreur et du
cynisme.

Il n'y a plus de matières, seulement des os rongés par le sel,
Brûlés de phosphore sous l'effusion des bombes de feu,
Des mains tendues qui ne prennent que de l'air, infesté

De mots diplomatiques, le mensonge des puissants
Au bord d'un abîme sans fond, le tombeau d'un humain
Qui l'est si peu, d'un humain qui est de trop sur cette terre
Volée, dépouillée de tous ses dons, abandonnée des dieux.

Il n'y a plus de matières, seulement des ombres dessinées
Sur les murs en ruine par des mains meurtrières, folie
guerrière

De généraux sans foi, plus sombres que la nuit tombale
Dont s'est couvert le monde, linceul de nos lâchetés
immondes,

De pierre le pain tendu par les tueurs cyniques, de sang
L'enfant tombé tout au fond de sa faim, sans un cri, sans une
larme,

Plus aucun lendemain, des gestes seulement
impardonnables.

Il n'y a plus de matières, l'oubli de visages innommables
Déchirés par la haine, une histoire sans acteurs, une fable

De cimetière à l'ombre des silences complices et des
impunités,

Parole brisée au seuil d'indicibles souffrances, le Mal !

Dans les eaux troubles d'une terre qui se lamente, face au
mur

S'est éveillée la Bête assoiffée des promesses enfantines,

Se dissout au profond du néant ce qui aurait pu être un jour.

Il n'y a plus de matières, seulement des chairs éparses sous
les

Murs de poussières que balaiera le temps, cynisme de
l'oubli ;

Plus rien, vous-dis-je, que ces blessures d'enfants dans les
bras

De mères figées déjà dans une mort qui s'approche dans le
fracas,

Enfuis les oiseaux qui enchantaient la vie et pourrissants

Les oliviers dont s'annonçait la paix au bec de la colombe :

Gaza meurt à l'abri des regards, dans l'absence de nos
prières.

